



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 136

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP
16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland
(CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4
tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP
3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the
Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast
(LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16 titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<https://la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
VINCENT (Mass Prod)
Grégoire GARRIGUES (Milano Records)
TORTUE (Ronce Records)
STEPH (Deviance)
Mr BEAT-MAN (Voodoo Rhythm Records)
Manu BRUNAUD (Terreur Twist)
KOUSIN (One Burning Match)
Steph TEJ (EJECTES)
ZERIC (Trauma Social)
Manu HURIOT (Ekymose)
THOMAS (Mon Disquaire Est Mort)
Marion CHEMIN et Jean-Noël LEVAVASSEUR
Emmanuelle RENON

RIP :
Denis VINCENT (Olivensteins)
Ray CAMPI
Tempest STORM
Lloyd PRICE

Jeudi 13 mai 2021 ; 15:34:40
Panthera Leo time

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.
"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.
"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.
Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).
Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

ARGENT ARDENT : Instinctif (CD, Milano Records)

Ce qu'il y a de bien avec le punk, c'est qu'on ne passe pas des plombes à composer ni des mois à enregistrer, ce qui autorise qui pratique cet art éruptif à shampooiner des albums avec la même urgence que d'aucuns pouvaient mettre à se teindre la crête un quart d'heure avant d'aller à un concert. Certes, de crête il n'y a point chez les membres d'Argent Ardent, pas plus que de teinture, ni même de shampooing chez certains (hum), mais de punk-rock, oui, il y a, et du primitif, du bio pourrait-on dire aujourd'hui dans quelques milieux branchouilles. On peut toujours accuser Argent Ardent d'être restés bloqués sur un proto-punk primal et relativement brut de décoffrage, loin du punk aseptisé qui a tendance à envahir l'espace sonore dans des contrées dont on attendrait pourtant plus de goût et de discernement (cf des pans entiers du punk américain, ou même anglais, guère plus reluisants que le rock mainstream que les pères fondateurs vilipendaient avec tant d'acharnement), mais il est toujours de bon droit de revenir aux fondamentaux, au basique, à l'original, et retrouver un esprit fort et solide. Argent Ardent manoeuvrent quelque part entre les Ramones de 1976 pour la musique et Oberkampf du début des années 80 pour les paroles. Ni punk's not dead ni punk à chien donc, mais ce punk aux robustes relents rock'n'roll assurant la transition entre deux décennies (60's et 70's) que beaucoup pensaient carrément antinomiques à l'époque, mais pas tant que ça en fait. Pour le coup, un titre comme "Instinctif" est plutôt bien trouvé pour un deuxième album en deux ans. Argent Ardent ne calculent rien, à part, peut-être, leur temps de parole (14 titres en 28 minutes, difficile de faire plus simple et plus abordable), crachant juste quelques glaires énervés pour marquer leur territoire. Comme tout bon prédateur qui se respecte. Les intrus sont ainsi prévenus, ici, on ne badine pas, on torgnole d'abord, on discute ensuite, si on en a envie, et si on a une chope à partager.

The MODERN LOVERS : The Modern Lovers (CD, Sanctuary Records)

On n'insistera jamais assez sur le raz-de-marée qu'a provoqué le Velvet Underground chez une bonne partie de la jeunesse de la côte est américaine en 1967 quand paraît le premier album du groupe new-yorkais. Notamment du côté de Boston, où se crée un important following. Le jeune Jonathan Richman, 16 ans à l'époque, n'échappe pas à cette contagion. En 1970, il forme son propre groupe, les Modern Lovers, avec son ami d'enfance, le guitariste John Felice (futur Real Kids), le batteur David Robinson (futur Cars) et le bassiste Rolf Anderson. Compositeur prodige, Jonathan Richman a déjà écrit quelques chansons comme "Roadrunner", "She cracked" ou "Hospital", tous largement marqués du sceau velvetien. En 1971, les Modern Lovers changent de formation avec les arrivées du bassiste Ernie Brooks (futur accompagnateur de David Johansen ou Elliott Murphy), qui remplace Anderson, et du clavier Jerry Harrison (futur Talking Heads), qui remplace Felice, Richman restant donc seul guitariste. Après avoir écumé la région New York-Boston, les Modern Lovers font le voyage jusqu'à Los Angeles en 1972, où ils enregistrent deux démos, dont l'une est produite par John Cale, l'ex bassiste et allié du Velvet Underground. On imagine bien Jonathan Richman aussi fébrile qu'une jeune épousée lors de sa nuit de noce quand il rencontre le gallois. Mais le rock n'est pas toujours un long fleuve tranquille. N'ayant pas réussi à enregistrer un premier album pourtant programmé, le groupe se sépare en 1974. Jonathan Richman reformera les Modern Lovers en 1976, un groupe qui, malgré de nombreux changements de personnel, perdurera tant bien que mal jusqu'en 1988. Néanmoins, en 1976, paraît ce qui se veut être le premier album des Modern Lovers, en fait une compilation des deux sessions angeleños de 1972. neuf titres au total, dont six produits par John Cale, deux par Alan Mason, et le dernier issu d'une session à Boston en 1971. Certes, Jonathan Richman lui-même ne reconnaîtra jamais cet album, conçu sans son accord. N'empêche qu'il s'agit aujourd'hui d'un classique, qui vient d'être réédité par Sanctuary. Un classique en ce sens qu'il contient trois morceaux imparables, "Roadrunner" (le "Sister Ray" de Richman), "Pablo Picasso" et "She cracked", qui restent des standards intemporels, reprenant le cours des choses là où le Velvet Underground les avait laissées en 1968, au moment du départ de John Cale. Des titres que Jonathan Richman ne réenregistrera jamais avec les futures formations des Modern Lovers. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, cet album est toujours considéré comme le premier du groupe, malgré son côté non officiel. Les Sex Pistols en Angleterre ou Marie et les Garçons en France ne s'y sont pas trompés, qui ont, chacun à leur manière, repris "Roadrunner" cette même année 1976. John Cale lui-même a repris "Pablo Picasso" dès 1975 sur son album "Helen Of Troy", avant la parution du disque des Modern Lovers. Il était évidemment bien placé

pour jouer les espions et en avoir connaissance. Cette réédition remet donc en lumière un disque essentiel, l'une des pierres angulaires du proto-punk américain, celui de New York et de la côte est, eu égard aux futures exactions de plusieurs des musiciens du groupe, ou au travail de John Cale avec Patti Smith sur le premier album de cette dernière. Réédition du disque original, sans bonus. Pour ces derniers, il faudra se tourner vers la réédition de 2003, déjà par Sanctuary, avec notamment une session produite par Kim Fowley en 1973, et des versions alternatives de 1971 d'un brélaire de titres du disque, dont "Roadrunner", on n'y échappe pas.



EXCLUDED : Legions of war (LP, Bam Bam Records/Ronce Records/Potencial Hardcore/Emergency Records)

Quelques notes de clairon pour rameuter les troupes, et voilà les mexicains d'Excluded rendus sur le sentier de la guerre. Une guerre qui récapitule les combats habituels contre l'impérialisme, le capitalisme et la corruption politique que le groupe veut totale, avec une furieuse envie d'en découdre. "Legions of war" est le quatrième album d'Excluded, mais le premier à paraître en Europe, et le premier en vinyl, les trois autres n'étant sortis qu'en CD et uniquement sur le continent américain, les deux premiers déjà sur Bam Bam (mexican connection forever), le troisième sur le label californien Smelvis. Le groupe apparaît même sur un split EP avec les américains Anti-Flag, ce qui vaut largement reconnaissance internationale. Excluded pratique un street-punk énervé avec de sérieux relents de hardcore grognon. Donc ça joue vite, très vite, d'autant que la formule en trio n'autorise guère la promenade bucolique ou la balade romantique. En trio mais, curieusement, l'album a été enregistré avec deux batteurs différents, dont Israel Olguin Cruz, le boss du label mexicain Bam Bam, également producteur de la galette. Un disque apparemment enregistré en trois jours seulement, selon les dires du groupe. Alors pas question de faire le pied de grue si jamais l'un des musiciens ne pouvait pas se libérer à temps. Dans un pays comme le Mexique, et comme, probablement, partout en Amérique Latine, il n'est sûrement pas facile d'être et de vivre punk, ça doit obliger à faire pas mal de compromis et prendre des chemins détournés. Majoritairement, Excluded chante en espagnol, ce qui n'exclut pas l'usage de l'anglais sur une paire de titres. Quant à l'objet, il est ma foi fort attrayant visuellement, en vinyl gris, assorti à la pochette et au poster inclus, seule la sous-pochette, avec ses photos couleur, apporte une petite touche de lumière dans cet univers de guérilla urbaine. Excluded, bras armé d'une guerre punk qui n'est pas au bout de ses marches forcées et de ses affrontements inopinés. Mais c'est ainsi que se sont bâtis les empires, même les plus éphémères.



LORELEÏ : Coeur d'acier (CD, Guerilla Asso/Alternative International Movement/Kanal Hysterik/Fire And Flames Music/Maloka)

Les lorrains de Loreleï ne sont pas gens à précipiter les choses. Ils auraient même la patience de la créature fantastique dont ils empruntent le nom, et qui attend sur son rocher qu'un bateau passe à portée de son chant, une sirène en version germanique. En effet, il s'est passé quatre ans entre le premier album du groupe, "Déferlantes", paru en 2016, et ce deuxième effort. Un disque peaufiné en douceur, en violation évidente avec la notion d'urgence supposée, et souvent attribuée, à un groupe punk. Car punk, Loreleï l'est, indubitablement, il suffit de s'attarder sur les thèmes véhiculés par les paroles, en français, plus facile à comprendre pour une grande majorité de leurs fans hexagonaux, d'autant que le chant de Cindy est relativement bien mis en avant, une voix qui n'est pas sans rappeler, un peu, celle de Magali de la Fraction. En même temps, Cindy a des références quant au placement de son organe, puisque, parallèlement à Loreleï, elle officie également dans les Lockskeepers, un groupe reggae-soul. Des thèmes assez traditionnels dans le punk "conscient", l'oppression et les souffrances liées au système capitaliste. L'oppression et les souffrances subies par les classes "laborieuses", évidemment, pas celles des profiteurs et des étrangleurs. Dans le genre, les lorrains sont plutôt "bien" placés, si l'on peut dire, la région n'étant plus rien d'autre qu'une immense friche industrielle. D'ailleurs, le titre de ce nouvel album est une référence à "Lorraine Coeur d'Acier", une radio pirate historique créée en 1979 à Longwy, par la CGT, pour lutter contre les fermetures en cascade des usines sidérurgiques du bassin lorrain, et, conséquemment, soutenir les dizaines de milliers d'ouvriers laminés (un terme de circonstance) par le profit à court terme et le libéralisme galopant. Ironie de l'histoire, la radio finira par être évacuée par les CRS au début de l'année 1981, quelques mois seulement avant que Mitterrand ne libéralise (dans le bon sens) la bande FM et permette la création de nombreuses radios libres. Quarante ans plus tard, ce petit clin d'oeil est bienvenu, puisque, finalement, rien n'a changé, ni pour la classe ouvrière, ni pour les quelques centaines de radios libres qui survivent tant bien que mal, à l'heure où resurgit, même timidement, le spectre de la radio numérique, que creusera la tombe des radios associatives, qui n'auront jamais les moyens financiers de passer ce cap, même si ça ne devrait pas arriver avant une petite dizaine d'années, un laps de temps qui passera toujours trop vite, soyons-en sûr. Quant à trouver un peu de douceur chez Loreleï, on peut, un peu de malice aussi, en reconnaissant, en filigrane, la mélodie de "Frère Jacques" dans le titre d'ouverture, l'opportuniste et bien nommé "Réveille toi". Après tout, on n'est pas obligé de faire la gueule tout le temps, même quand on est un brin échauffé.

SIMBIOSE : Banalization of evil (CD, Everydayhate/Aback Distribuce Records/Deviance/Maloka/Wooaaargh/)

Dans l'hypothèse où certains d'entre vous croiraient cette antienne mensongère et penseraient que diriger un label de disque est une sinécure qui vous fournit les moyens matériels de faire construire une piscine dans votre jardin pour vous la couler douce entre deux sorties, ce quatrième album des portugais de Simbiose est un condensé à lui tout seul de toutes les galères qui peuvent vous tomber sur le coin du museau en moins de temps qu'il n'en faut pour faire un doigt d'honneur au coronavirus (qui s'est évidemment incrusté dans la litanie des emmerdes). Les cinq labels qui ont quand même fini par arriver au bout de cette course de fond (trois ont abandonné avant le premier ravitaillement) ne sont pas peu fiers de leur pugnacité et de leur abnégation face à l'adversité. Et on ne peut que partager, même à distance respectueuse, leur jubilation. Les six mois de retard pris dans les gencives pour la sortie de ce disque ne sont plus qu'un mauvais souvenir qui alimentera la boîte à anecdotes quand ils feront le bilan d'ici quelques mois ou années. Les galères, c'est comme tout, c'est chiant quand ça arrive, puis on en rigole quand on les a surmontées. Tout ça pour dire que, quatre ans après leur précédent effort, le quatuor lusitanien de crust-core-grind-métal (je pense n'avoir rien oublié) a la rage et les crocs, faisant ainsi la nique à Pasteur et son vaccin, dont on nous a rebattu les oreilles depuis un an que les laboratoires font le forcing pour trouver la parade au Covid, et surtout remplir leurs tiroirs-caisses (eux au moins ne connaissent pas la crise entretenue par nos connards de politiciens et qu'on va bientôt tous payer quand il faudra rembourser les milliards donnés à Air France ou à la SNCF). Simbiose, ça hurle, ça cisaille, ça mitraille, ça charcute, ça pilonne, ça s'insurge, ça bastonne, ça combat l'intolérance, ça supporte le recyclage, ça fustige le crétinisme (l'année qui vient de s'écouler en fut un florilège). Autant dire qu'ils ne sont pas au bout de leurs peines et qu'ils ont encore du boulot à abattre avant d'arriver à leurs fins. Mais ça n'est pas l'énergie qui leur manque, heureusement, ils en auraient même en rab.

SPIRIT OF MYMYMY : My pleasure... ..My pain... (CD, Milano Records - www.milano-records.com)

Le journalisme mène (parfois) à tout, à condition d'en sortir. Du journalisme, le gars Gilles Riberolles en a tâté pendant plusieurs années, je me souviens avoir lu ses papiers dans "Best" notamment, puisque je préférais ce magazine à "Rock'n'Folk", question de ligne éditoriale. Mais, outre la machine à écrire (et l'appareil photo, puisqu'il est aussi un émule de Niepce et Nadar), la guitare l'a toujours plus ou moins dérangé, ce qui l'a amené à former quelques groupes au fil du temps, dont Casino Music, à la fin des années 70, qui eut son petit succès d'estime avec son disco mutant proto new wave. Aujourd'hui, Gilles Riberolles se retrouve en formule one man band, prétexte à s'affubler d'un pseudonyme propre à lui ouvrir les portes de n'importe quel asile de nuit, Spirit Of Mymymy. Il s'occupe de quasiment tout, écriture, composition, guitares et programmation des machines. Ce qui ne l'empêche pas d'inviter une poignée d'amis à venir prendre l'apéro, et à amener les cacahuètes pour l'agrémenter. Comme l'italienne Elli De Mon, elle-même one woman band, qui vocalise sur deux titres, l'harmoniciste vétérinaire français Mickey Blow, ou les américains, tous burinés au blues louisianais, Marc Stone, Tom Worrell, Doug Garrison (entendu derrière Tav Falco et Alex Chilton) ou Peter Canavello. Avec de telles accointances, on ne s'étonnera pas d'entendre une douzaine de titres fortement inspirés par la musique néo-orléanaise, entre blues poisseux, funk groovy, rhythm'n'blues chafouin, reprises de Slim Harpo ("Got love if you want it") et Huey "Piano" Smith ("High blood pressure") à l'appui. Un disque nonchalant, comme la moiteur d'une nuit dans le bayou, spirituel, comme un vaudou de contrebande, sensuel, comme un Mardi Gras un peu trop arrosé. Tranquillement, Gilles Riberolles parvient à se faufiler entre Dr John et le Willy DeVille néo-orléanais des dernières années. Il y a pire comme voisins de palier.



HONSHU WOLVES : Cosmic creature capture (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)

Il en va des squats comme du reste, on peut en ouvrir dans des lieux assez improbables. Dans les environs de Berne, Suisse, c'est un squat de mobil-homes qui existe depuis quelques années, dans un terrain vague. C'est de là que viennent Honshu Wolves, un trio qui s'adonne à un blues désertique, sauf que, pour eux, le désert s'est transformé en montagnes, mais le principe reste le même. Leur blues psychédélique est du genre dépouillé, sec, rêche, minimaliste, aussi lancinant qu'une rage de dent, aussi malsain que quand la peste rôdait à travers l'Europe en d'autres âges (et aujourd'hui, tous ces connards de médecins et de politiciens viennent nous faire chier avec une pandémie qui n'est qu'une vulgaire grippette comparée à ces ravageuses et impitoyables infections), aussi trippant qu'un voyage initiatique aux confins de la civilisation. Entre Cowboy Junkies et Margaret Airplaneman, le blues d'Honshu Wolves est délétaire et invasif, enraciné dans des paysages aussi désolés que grandioses. Le trio aurait aussi bien pu s'établir dans la Vallée de la Mort pour délivrer une musique aussi décharnée et désincarnée, les guitares cauteleuses, avec supplément de distorsion et de saturation, et les percussions sournaises étant survolées par la voix à la pureté

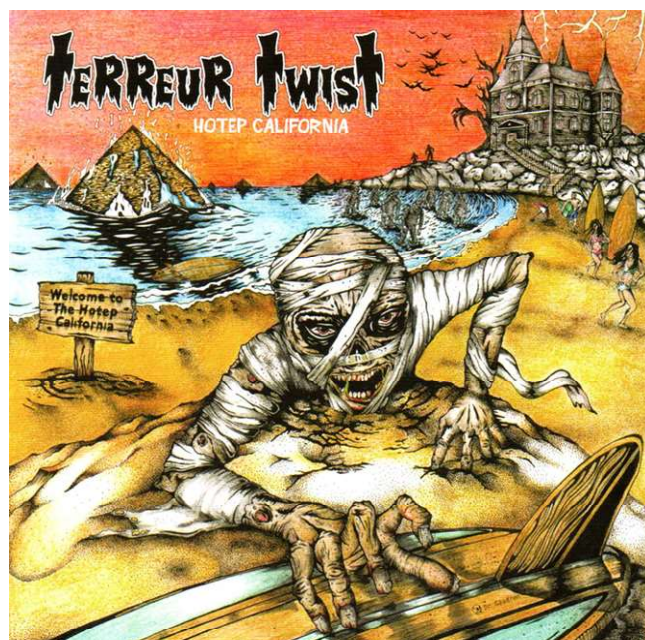
généreuse, et menaçante, de Maryanne Shewolf, la louve alpha de cette meute qui ne suit que ses propres lois, au quotidien comme en studio ou sur scène. "Cosmic creature capture" est le troisième album, en dix ans, d'un groupe qui manie la symbolique avec aisance et insistance, au moins dans son patronyme, le loup de Honshu, pour les zoologues en herbe, étant une sous-espèce de loup gris qui vivait dans cette île japonaise jusqu'au début du vingtième siècle, aujourd'hui éteinte, le trio usant de cette allégorie pour revendiquer son statut précaire de squatteurs et de musiciens sans attaches.



TERREUR TWIST : Hotep California (CD, Les Disques Platre - lesdisquesplatre.blogspot.fr)

Vous prenez un trio surf du nom de Venturas (deux albums à leur actif), vous subissez un changement de batteur (ou plutôt deux, mais les deux albums sus-mentionnés avaient été enregistrés avec le premier), et, du coup, vous changez de nom et devenez Terreur Twist. C'est, grossièrement résumé, la petite histoire d'un groupe fichtrement attachant, qui vient donc de sortir son premier album dans sa nouvelle incarnation. Et incarnation n'est pas un terme complètement inadéquat. Les Venturas étaient déjà aux prises avec un fantôme, qui hantait leurs nuits de bourlingueurs surf, Terreur Twist se coltinent maintenant une momie. Pas que ça d'ailleurs, puisque, au hasard de leurs aventures, on croise un loup-garou, un vampire, Vlad himself, ils fréquentent du beau linge, un slasher en série, Michael Myers en chair et en masque, quand je vous dis qu'ils grenouillent dans la meilleure société, une bête, entre celle du Gévaudan et celle de Madame de Villeneuve, on hésite, un clown moins drôle qu'il n'en a l'air, et même une chèvre noire pour les longues nuits de sabbat. On ne doit pas s'ennuyer chez Terreur Twist. Quand ils vous invitent à partager le boeuf bourguignon, pas la peine d'amener vos DVD pour occuper la soirée, ils sont tout équipés. L'histoire ne dit pas si c'est l'arrivée d'Eric Lenoir (Gitanes, Mark Enbatta's Tribe, et, plus généralement, à peu près tous les projets de Lucas Trouble durant ses vingt dernières années) derrière la batterie qui a provoqué cet afflux de nouveaux amis chez Emmanuel Brunaud (guitare) et Anne Porot (basse), mais le fait est que le code d'honneur chevaleresque de ces derniers les a obligés à recevoir dignement tous ces hôtes de marque à leur table. De quoi alimenter leur imaginaire, vite couché sur partition, d'où la douzaine de contes extraordinaires qui constituent cet album. Ils avaient déjà bien amorcé avec les deux albums des Venturas, ils devraient remplir leur époussette sans trop forcer avec Terreur Twist. Du surf horrifique de série B comme on l'aime, avec supplément d'extraits de dialogues de films du même tonneau ("Dracula", "From dusk till dawn"), et les jeux de mots approximatifs qui font le sel de la (non) vie. J'adore cet "Hotep California" qui nous ramène à l'origine de tout, l'Égypte antique, avec ce mot, "hotep", qui, à la louche, veut dire à peu près "être en paix", et qu'on retrouve à la racine de nombreux noms égyptiens, à commencer par les quatre Amenhotep (Amenophis en français), dont le petit dernier a fini par se faire appeler Akhenaton, mais aussi Imhotep, l'architecte de la première pyramide, celle, à degrés, de Djéser, ou encore Bubba Ho-Tep, maudit entre tous, qui s'est retrouvé, on ne sait comment, chez les ploucs américains à se maraver avec Elvis Presley à la retraite, le mec qui n'a vraiment pas eu de bol, dans la vie comme dans la mort.

Comment s'étonner que Terreur Twist tente alors de faire du surf sur le sable, au risque de se faire becqueter sa planche par une momie qui n'a bouffé que des scarabées ces quelques 4000 dernières années. Même un bête bout de plastique devient du nanan. Les surfeurs devaient déjà se planquer des requins, les voilà maintenant à devoir se méfier du moindre gugusse en bandelettes, la vie n'est décidément pas facile, heureusement, la mort s'annonce plus rigolote. Du moins la mort version Terreur Twist. Ne reste plus qu'à espérer tirer le bon numéro, et passer par eux le jour venu, histoire d'être reçu par le gratin des morts-vivants du monde d'en dessous, avec l'avantage de ne pas forcément devoir s'habiller en pingouin, quelques frusques déguenillées faisant fort bien l'affaire. "Hotep California", le plus classe des palaces pour les morts de trouille.



The BEAUTIFUL LOSERS : Bar (CD autoproduit)

Un salon à l'américaine, le fantôme de Lemmy Kilmister dans un coin, un guitariste qui semble attendre ses potes dans un autre, la symbolique véhiculée par la pochette de ce premier album des Beautiful Losers (rien à voir avec le groupe pop français des années 70, il ne faut pas mélanger les caniches et les grizzlys, ni avec les 50 000 autres Beautiful Losers qu'on peut recenser à travers le monde et les âges) rend plus que plausible le fait que les argousins n'ont pas vraiment été biberonnés à la farandole provençale ni à l'électro de mes couilles, ce qui se concrétise dès les premiers accords de "Modern vagabond", le titre ouvrant cet opus, qui ne s'intitule certes pas "Bar" pour rien, puisque c'est dans ce genre d'endroit que le groupe s'épanouit pleinement. Sauf que, depuis plus d'un an, ils doivent sérieusement s'étioler, vu qu'il n'y a plus moyen de s'abreuver paisiblement au comptoir de ce type d'établissement. Et on peut même légitimement se demander si on pourra y retourner un jour, la convivialité de ces lieux n'étant guère compatible avec la notion même de dictature morale (sous couverture "sanitaire") imposée par le Maréchal Macron. Ce qui n'empêche nullement de dénoncer une attitude aussi démocratique qu'un diktat de Poutine, Erdogan ou Xi Jinping. En idéalisant le bar comme lieu de vie, les Beautiful Losers font au moins oeuvre de salut public. Et quitte à jouer dans un bar, autant faire du rock'n'roll, qui reste la musique la mieux adaptée au percolateur et à la pompe à bière. Un rock'n'roll bien gras et bien juteux, comme un t-bone saignant, un rock'n'roll typiquement américain, comme on peut en entendre d'une côte à l'autre là-bas, au milieu des bruits de canettes, de billard et de discussions légèrement alcoolisées, un rock'n'roll qui défie les guitares et qui vénère les riffs méchamment électriques, un rock'n'roll qui pète comme une Harley, qui crache comme un pick-up, qui rabroue comme un pur-sang mal débouffé. Né sous le signe du blues, ascendant proto-hard-rock, le groupe normand doit avoir parmi ses ancêtres quelques G.I.'s débarqués un beau jour de juin 1944 sur la plage d'Utah Beach, avant de remonter libérer Cherbourg, et quelques Cherbourgeoises reconnaissantes. Je ne vois que ça pour expliquer pourquoi le quatorze sonne aussi yankee que s'il était né au fin fond du Texas. Un premier disque solidement charpenté, capable d'encaisser les coups comme un Mike Tyson sous endorphine, et capable de les rendre, avec intérêts. Sans systématiquement gagner par K.O., les Beautiful Losers sont largement capables de s'imposer aux point(g)s sans créer la polémique.

The FLESHTONES : Face of the screaming werewolf (LP/CD, Yep Roc Records)

Les Fleshtones sont en train de défier toutes les lois de la biologie avec leurs 45 années d'activité, et trois de ses membres présents depuis le début, une carrière qui commence à friser le grandiose, surtout si l'on considère qu'ils n'ont pas dévié d'un iota de leur credo musical originel, à savoir la pratique d'un rock'n'roll garage directement prélevé sur la bête, avec l'os et la couenne. "Face of the screaming werewolf" est leur vingt-deuxième album, soit une honnête moyenne d'un tous les deux ans, preuve que le poids des éons ne semble guère leur peser. Ce que confirme l'écoute d'un disque classique dans sa construction, avec ses onze titres calibrés comme un mètre-étalon, imprégnés de sous-culture de série B, et soigneusement usinés avec le savoir-faire propre aux passionnés. Musicalement, on est toujours en plein garage-rock, mélodies incisives ("Alex Trebek"), rythmiques sismiques ("Swingin' planet X"), et juste ce qu'il faut de sonorités millésimées, avec supplément d'harmonica (le trépidant "Waiting on a girl"), de claviers vintage (le dilettante "Violet crumble cherry ripe") ou de guitare fuzz (la reprise très psyché-punk de "Child of the moon" des Rolling Stones). S'inspirant du design général du disque, on pourrait croire les Fleshtones désormais dotés d'une forme de vie éternelle, que leur aurait inoculé un vampire ou un lycanthrope, la préférence allant plutôt vers ce dernier, entre le titre de l'album, la belle couleur violette du vinyl sur lequel il est gravé, ou même, délice suprême, le masque de loup-garou offert en cadeau avec le premier pressage, probablement épuisé à l'heure où vous lisez ces lignes. Très kitsch, certes, mais ça colle on ne peut mieux avec le côté parodique et sarcastique d'un disque qui est tout sauf sérieux. Curieusement, alors qu'ils ont longtemps frotté avec les Cramps à leurs débuts, les Fleshtones, douze ans après la mort de Lux Interior, ont fini par pondre un album hommage à leur groupe frère, ou, à tout le moins, cousin très germain. Maniant avec habileté l'auto-dérision, les Fleshtones ne démentent pas dans leur rôle de super-rock-héros, comme ils se définissaient voilà quatre décennies. Les rides en plus, mais Batman lui-même n'avait-il pas pris un petit coup de vieux sous la plume de Frank Miller, l'immortalité ne stoppant pas toujours les affres du temps ? Les Grecs eux-mêmes racontaient déjà la légende de Tithon et Eos. Pourquoi notre quatuor new-yorkais n'adapterait-il pas l'histoire à son propre cas ? D'autant que nous, auditeurs lambda, nous y retrouvons aussi, tout le monde est content.

DEMANDE A LA POUSSIÈRE : Quiétude hostile (CD, My Kingdom Music - mykingdommusic.net)

Rarement un album aura porté titre plus adapté à sa musique, la quiétude du doom affrontant l'hostilité du black métal, tout est calculé en deux mots parfaitement antinomiques. Les mots justement, qui sont tout sauf anecdotiques chez Demande A La Poussière, avec un nom de groupe emprunté à John Fante, dont le style fut, en son temps, qualifié de "réalisme sale" (comme John Steinbeck en somme), toujours en adéquation avec cette musique de fin du monde, ou plutôt de fin d'un monde, un monde utopique qui n'aura pas été très résistant face à la fatalité de l'inconscience collective. Des mots véhiculés par un chant en français, même s'il n'est pas facile de comprendre des paroles noyées dans un déluge électrique, où les drones ne sont pas les derniers à envahir un espace sonore ratatiné sur lui-même à force de ne plus trouver d'échappatoire. Un disque qui dégage un "Léger goût de soufre", comme il est dit dans le morceau d'ouverture, ou qui disserte sur les "Bois de justice", licence poétique par laquelle, sous la Terreur, on habillait sémantiquement la guillotine, histoire sans doute d'en lisser la fonction létale. Une fois la thèse soutenue, il ne restait plus à Demande A La Poussière qu'à lui trouver les oripeaux lui seyant le mieux. Les quatre membres du groupe parisien étant déjà issus des scènes black, avant-garde ou doom, il semblait difficile qu'ils puissent se tourner vers des rythmes plus fluets ou des mélodies moins vicieuses, le noir étant la couleur la mieux adaptée au désespoir, il eût été assez illogique qu'ils virent psychédélique ou kaléidoscopique, et encore moins floral (sauf au sens baudelairien) ou enluminé. Il fallait bien conserver une certaine cohérence, sombre et insondable, à un ensemble aussi monolithique qu'une montagne sacrée ou un astéroïde géocroiseur, et potentiellement tout aussi dangereux. On ne peut même pas dire qu'on va respirer un peu quand s'égrènent quelques arpèges de guitare acoustique, ou que se laisse entendre une contrebasse ("Perdu"), la moiteur de l'atmosphère rendant tout effort inhalatoire aussi douloureux qu'un marathon pour un greffé du cœur.

HIGH ON WHEELS : Fuzzmovies (CD, Klonosphere - www.klonosphere.com)

De tous temps, le rock a souvent flirté avec le cinéma. On pense évidemment aux pionniers, américains ou anglais, qui se sont parfois retrouvés à faire les acteurs dans des films plus ou moins réussis, avec, la plupart du temps, des personnages de musiciens, afin de justifier un nombre plus ou moins grand de séquences musicales, de quoi faire vendre du disque en arrière-plan. Avec la scène garage, le rock'n'roll se rapproche un peu plus de la série B, de nombreux groupes apparaissant à l'écran, ou dans la bande originale, de films de genre (bikers, plage, érotico-violents). A partir de là, rock'n'roll et série B feront désormais plus que bon ménage, ils se mettront souvent à la colle, les groupes utilisant fréquemment des extraits de bandes sonores de longs métrages pour agrémenter leur chansons ou leurs solos. Le jeu, pour l'auditeur, consistant alors à tenter de retrouver l'origine de ces petites virgules sonores au milieu de tout ce fatras rock'n'roll. C'est le postulat de base de ce nouvel album de High On Wheels, d'où son titre aussi explicite que la technique de drague d'un acteur porno. Dans "Fuzzmovies", on trouve la référence à la guitare fuzz, et au cinéma. CQFD. La guitare fuzz, c'est celle qui sert de liant au stoner rock de High On Wheels, un stoner chantourné à la sauce "désertique" d'un Kyuss, dont le groupe français ne cache pas l'influence qu'il a pu avoir sur leur propre conception de la chose musicale. De fait, entre la formule en trio du groupe parisien, et les mélodies apocalyptiques qu'il est capable d'extraire d'instruments que d'autres se contentent de caresser du bout des doigts, High On Wheels ne risquent guère de passer pour la nouvelle coqueluche pop façon RTL 2. Les chansons de High On Wheels s'étirent dans l'incandescence d'un laminoir de haut fourneau, présentant le même alliage qu'une tôle d'acier trempé, et donc la même solidité, la même stricte texture. Sept titres seulement composent ce disque, preuve que le groupe ne donne pas trop dans la petite ritournelle innocente et court vêtue. Un innocence encore plus chamboulée par les extraits de films qui parsèment le tout, à commencer, en introduction, par le jingle qui, dans les années 70, aux Etats-Unis, servait de présentation aux séances diffusant deux films au cours de la même projection, jingle que Quentin Tarantino et Robert Rodriguez ont repris à leur compte lorsqu'ils ont réalisé leurs deux films réunis sous le projet "Grindhouse". Pour le reste, éparpillé au fil du disque, on trouve un peu de tout, du Russ Meyer ("Faster, pussycat ! Kill ! Kill !", what else ?), du bikers, du space-opéra du pauvre, du road-movie, du gore, de tout, pourvu que ce soit du kitsch et du suranné. Jusqu'à dédier un morceau entier à l'un de ces nanars intersidéraux, "Hitman le Cobra", film hongkongais de 1987, traitant de la vengeance dans son acception la plus violente et la plus sanglante. N'attendez pas de High On Wheels une quelconque avancée sur le front des dernières tendances musicales. Ils ne seront certes pas les nouveaux Daft Punk, même si la place est désormais vacante. La démarche de High On Wheels n'est pas sans rappeler celle des limougeaude de 7 Weeks avec leur album "Dead of night", même puissance sonore, et même amour pour le pellicule maculée de sang, de sueur et de sperme.

INTERNET

Avec le Covid, la santé mentale du **Mad Butcher** ne s'est pas arrangée, il vous débite de la côtelette plus vite que les pseudo scientifiques de mes deux leurs conneries. Au moins, avec tous ces disques, on est immunisé à la paranoïa ambiante. Jetez un oeil sur la liste des dernières productions du label, et dites-moi si ça n'est pas plus efficace que les merdes de Pfizer, Moderna, Astrazeneca ou Sputnik réunies : **Red London** (LP's "This is England" et "Coming back for you"), the **Insane** (EP "Politics"), **Last stand** (single "Just a number"), **Mr. Review** (LP's "Lock stock & barrel" et "Prior 2 the 0's and 1's"), the **Rebels** (single "Suicide"), **Klasse Kriminale** (LP "In concerto al Rude Club"), entre autres : **www.madbutcher.de @@@** **Big Batch** sont les **Au Bonheur Des Dames** du 21ème siècle, sauf que, évolution oblige, eux parodient le power-rock 70's, avec les tignasses léonines et les shorts moule-burnes de rigueur. Si vous ne me croyez pas, matez leurs clips, désopilant : **www.bigbatch.fr @@@** **Mon Disquaire Est Mort** est une boutique en ligne spécialisée dans le punk-rock indépendant, avec du disque, du bouquin et du fanzine sur tous leurs rayonnages virtuels. Pour vos emplettes essentielles : **www.mondisquaireestmort.fr @@@** Le label nantais **Une Vie Pour Rien** vient de faire paraître le premier album du groupe nantais (ça sent le copinage ? oui, et alors) **Collision**, "Sur les trottoirs", de la oi ! mélodique qui tire sur le punk-rock. Fort agréable à écouter et à arpenter : **www.uvpr.fr @@@** Le groupe angeleno **Forty Nineteens** vient de sortir son nouvel album, "New roaring twenties" (les "années folles" du siècle nouveau, en nettement moins fun

hélas !), sur le label **Big Stir Records**, du garage vitaminé : <https://thefortynineteens.com> @@@ Le label **Pied De Biche** (rien que le nom nous le rend déjà sympathique) annonce quelques sorties chafouines : l'album "White trash" de **Carver** (post-punk évangéliste), l'album "Stratotoaster" de **Nunofyrbeeswax** (duo berlinois post-garage culinaire), l'album "Polaroid Malibu" d'**Echoplain** (post-noise haute couture), et toutes ces sortes de choses : www.pieddebiche.com @@@ Le label vosgien **Deviance** envoie le nouvel album du groupe anarcho-d beat allemand **Pisscharge**, "Anatomy of action". La montagne, ça conserve : www.deviancerecords.com @@@ Les suédois de **Chuck Norris Experiment** continuent de flinguer tous azimuts, avec des singles et des participations à des tribute divers, en attendant leur prochain album, en cours de figolage. Pour vous tenir au courant de leur actualité : www.chucknorrisexperiment.com @@@ Chez **Nineteen Something**, on continue à excaver les groupes des années 80/90 avec la parution d'un album des **Batmen**, de Grenoble, "Back from the stone age", composé de live et d'inédits, tandis que les deux albums de **Mad Monster Party** (Angoulême) sont disponibles en digital : nineteensomething.bigcartel.com @@@



www.janisjoplin.net

Du "fameux" club des 27 (les rock-stars mortes à 27 ans), **Janis Joplin** n'est pas forcément celle dont on se souvient le plus, du moins en Europe. Et pour cause. Primo, elle n'est jamais venue se produire sur le vieux continent, secundo, sa discographie est relativement légère, tant en terme de quantité qu'en terme de succès. Elle n'a connu qu'un n° 1 single, largement posthume, sa reprise de "Me and Bobby McGhee" de **Kris Kristofferson**, et c'est presque pareil côté albums, seuls le deuxième de **Big Brother and the Holding Company**, "Cheap thrills", et celui paru après sa mort, "Pearl", ont réussi à grimper jusqu'à la première place. Précisons tout de même que ces premières places ont été obtenues aux Etats-Unis, rarement ailleurs dans le monde, et que ses interprétations les plus populaires sont des reprises, même si elle a pu écrire quelques-unes de ses chansons. Il faut dire que sa carrière, relativement courte, s'éparpille sur quatre périodes différentes, la première, folk, sans aucun retentissement, la deuxième, avec **Big Brother and the Holding Company**, qui lui vaut de triompher au festival de Monterey, mais ne s'accompagne que de deux albums, la troisième, avec le groupe **Kozmic Blues**, formé spécialement par et pour elle, à la musique assez peu intéressante, avec un seul album à la clé, et un passage à Woodstock longtemps resté dans l'ombre, voire carrément oublié, et la dernière, avec son premier et unique album solo, ou

du moins avec un groupe informel baptisé **Full Tilt Boogie Band**, "Pearl", déjà cité. Pour ce qui est de l'identification, pas facile de s'y retrouver pour qui ne s'intéresse pas plus que ça à cette période. Reste surtout, dans l'inconscient collectif, l'image d'une pochtronne assez déjantée, ce qu'elle était, effectivement, à la voix éraillée de vieille blueswoman sur le retour, finalement sa principale qualité, morte d'une overdose, comme beaucoup à l'époque. C'est ce décès qui aura surtout accru son aura médiatique. Ce site, en anglais, fait donc office d'ordonnance idéale pour qui veut en apprendre un peu plus sur la texane de naissance, et californienne d'adoption, qui fut fort inélegamment surnommée, à l'université du Texas, "garçon le plus laid du campus", point d'orgue d'années de harcèlement subies tout au long de sa scolarité. Une brève biographie, augmentée d'une chronologie, ce qui est toujours appréciable, une discographie très complète, avec les multiples pressages de ses disques, une liste de livres qui lui ont été consacrés (tous en anglais là aussi), les paroles de la plupart de ses chansons, voilà pour l'information pure et dure. A côté de ça, on a des choses un peu plus surprenantes, comme son thème astral, plus long que sa biographie (!?!), et qui tente de démontrer que tout était écrit dès sa naissance, jusqu'à sa mort (on est aux Etats-Unis hein), ou la copie du rapport d'autopsie, qui confirme qu'elle est bien morte d'une overdose d'héroïne et de morphine, ce dont, à l'époque, ceux qui la connaissaient ne doutaient absolument pas. On trouve aussi des liens vers des pages consacrées aux témoignages de quelques-uns de ses amis, comme **Jim Morrison** ou **Jimi Hendrix** (eux aussi adhérents du club des 27), ou d'artistes qu'elle a influencés, comme **Suzi Quatro**, **Patti Smith**, **Joan Jett**, **Exene Cervenka**, **Deborah Harry** ou **Wayne/Jayne County**. Pas le site le plus complet qui soit, mais une bonne mise en

perso.wanadoo.fr/ledzeppelinpat

Un site de fan pour les fans de **Led Zeppelin**. Pas de dissertations philosophiques, pas d'anecdotes, pas de chroniques plus ou moins subjectives, que du factuel. Cette page s'articule autour de trois grands pôles, un historique du groupe, ni trop succinct ni trop détaillé (pour ça, il existe déjà moult livres), une discographie ultra fournie, avec de nombreux pressages alternatifs ou étrangers de tous les disques officiels, albums et singles, mais aussi bootlegs, en n'oubliant pas les vidéos, et une liste exhaustive des concerts. La discographie et la liste des concerts valent pour le groupe, mais aussi pour ses trois membres survivants, en solo, **Robert Plant**, **Jimmy Page** et **John Paul Jones**. Ce n'est clairement pas le genre de site sur lequel vous allez vous balader histoire de voir, à vos moments perdus, mais bien un site que vous irez visiter si vous cherchez une information précise, genre la référence du pressage tchécoslovaque du premier album du groupe, ou les dates des concerts au **Whisky A Go Go** de Los Angeles, ainsi que les titres interprétés ces soirs là, lors de leur première tournée américaine en 1969, et si, éventuellement, il existe un ou des bootlegs disponibles. C'est aussi pointu que ça. C'est dire si le **Pat** qui renseigne ces pages ne rigole pas quand il s'agit de son groupe préféré, et qu'on peut lui faire confiance quand il avance quelque chose. Après, c'est sûr que ça ne présente guère d'intérêt si vous n'écoutez que **Céline Dion** ou les **Chœurs de l'Armée Rouge**, mais il en faut pour tout le monde, d'autant que, dans les cas sus-mentionnés, il est peu probable que vous lisiez ces lignes, alors...



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

Steff TEJ & EJECTES : Tej in dub Vol. 1 (CD, Les Disques Du Tigre - www.ejectes.com)

Steff TEJ & EJECTES : Tej in dub Vol. 2 (CD, Les Disques Du Tigre)

Mine de rien, ça fait déjà plus de trente ans que les Ejectés balancent leur ska-reggae-rock plutôt sémillant à la face de quelques aficionados adeptes de rythmes chaloupés autant qu'énergisants. Certes, des origines, il ne reste plus que Steff Tej, le chanteur et guitariste, d'où le fait qu'il a rajouté son nom à celui du groupe, aujourd'hui officiellement un trio, même si les énergumènes ne se privent pas d'inviter régulièrement quelques amis à partager le studio avec eux. Pour les deux dernières productions des Ejectés, c'est surtout le producteur Jean-Marc Delavallée qui s'est calé derrière les fourneaux, puisque, comme l'indique le titre de ce dyptique, c'est de dub dont il s'agit. Pour l'occasion, Steff Tej a détéré quelques vieux morceaux du groupe pour les passer à la moulinette du bidouillage studio et ainsi les servir avec un nouvel accompagnement. On peut s'étonner de voir la chose déclinée en deux CD, avec six titres chacun, alors que ça aurait pu faire un honnête album d'une douzaine de plages. On va supposer que Steff Tej avait ses raisons de couper la poire en deux. Au final, le résultat est le même, il faut juste se lever de son fauteuil à mi parcours pour changer de disque, presque à l'ancienne, quand il fallait retourner un vinyl à la fin de chaque face. C'était peut-être ça la finalité de cette double galette. Avec ces douze morceaux, Steff Tej s'offre une petite rétrospective de la discographie des Ejectés, depuis l'album "Ragga protest songs" en 1994 jusqu'à "Climats" en 2018, en passant par "Gangsta skanka" en 1997, "Citoyens du monde" en 2003, "L'enfer et le paradis" en 2008, "To the roots" en 2010, l'occasion de réintégrer ces versions dub dans une oeuvre qui, en plus de trois décennies, a conservé une cohérence à la fois étonnante et bienvenue par les temps qui courent, où beaucoup ont souvent tendance à suivre les modes au gré des marées, quitte à perdre le contrôle sur un destin un tantinet ballotté. Pas de ça chez Steff Tej, qui ne s'écarte guère de la ligne de conduite fixée au début de l'aventure, d'autant que, si ces deux disques sont les premiers à n'être constitués que de dubs, on trouve de ces exercices de style éparpillés sur de nombreux autres disques des Ejectés au fil du temps, albums comme singles, preuve que, là encore, Steff Tej n'a pas attendu un quelconque infléchissement des goûts musicaux actuels pour se lancer dans cette expédition périlleuse qu'est le remaniement sonore. C'est juste que, en les passant en revue d'un seul tenant, et non plus en les picorant de ci de là, on se surprend à trouver une nouvelle dimension à la musique des Ejectés, comme une évolution lentement mûrie avec l'âge.

INNER TERRESTRIALS : Heart of the free (CD, Maloka/Mass Productions/Fire And Flames Music/Blind Destruction Records)

Quelques accords de guitare acoustique pour annoncer "Chain of command", le titre d'ouverture de ce nouvel album d'Inner Terrestrials, voilà qui apporte un brin de nouveauté pour le groupe anglais. Par la suite, Inner Terrestrials reprennent leurs habitudes punk-ska-reggae, continuant d'asseoir leur suprématie sur un style qui, depuis le Clash, se révèle être typiquement britannique, eu égard à l'importante communauté jamaïcaine vivant en Angleterre, et plus spécifiquement à Londres, en particulier dans le quartier de Brixton, chanté par le Clash en son temps, et d'où sont originaires Jay Terrestrial et Fran Webber, les deux membres fondateurs du groupe, toujours en place aujourd'hui. Ajoutez à cette musique fortement empreinte d'esprit world les textes militants dénonçant encore et toujours les mêmes turpitudes politiciennes ("Enemy within", "Eco war", "Mercenaries", "Servile masses", "No pasaran"), et vous comprendrez qu'Inner Terrestrials n'entendent pas faire taire leur indignation et leur engagement pour les causes qui leur tiennent à coeur. "Heart of the free" aura été long à se dessiner, puisqu'il arrive neuf ans après l'album précédent, "Tales of terror", paru en 2012, mais il est vrai que les temps sont un tantinet caractériels en ce moment, pour tout le monde, et le fait d'être totalement indépendant, spirituellement et financièrement, n'est pas spécialement un gage d'assurance et de certitude. Ceci étant, Inner Terrestrials n'ont jamais été des stakhanovistes du studio ni du disque, ce nouvel album n'étant que le cinquième d'une aventure déjà longue de 27 ans. Pas du genre à vouloir mordicus entrer dans le livre des records les anglais. Il y a plus important pour eux. Conséquence de ce temps long discographique, "Heart of the free" n'est que le premier album sur lequel apparaît, Ben Swan, le batteur ayant définitivement succédé à Paco Carreno en 2014 (qui aurait donné sa bénédiction à ce nouvel album si on lui avait demandé son avis, mais il était excusé). Loin d'être un challenge insurmontable pour lui, compte tenu du nombre impressionnant de concerts que donne le groupe habituellement (on oubliera de fait

l'année qui vient de s'écouler, et sûrement même une bonne partie de celle en cours). Un disque à l'entêtant parfum frenchie, puisque enregistré à Paris, en plein coeur de Ménilmontant, avec un artwork et des dessins signés Eric Tapage, qui avait déjà oeuvré sur "Tales of terror", et une apparition de Magali, de la Fraction, pour un couplet en français sur "Mercenaries". Globalement, si "Heart of the free" reste une pièce ska-reggae-punk, le chant de Jay étant immédiatement identifiable, et les mélodies tissées par le couple guitare-basse appuyant là où ça rappelle d'évidentes récurrences, on sent aussi un certain apaisement, avec des titres un peu plus posés, moins énervés que d'habitude. Ça n'en fait pas des marmottes pour autant, ou alors un rien énervées au sortir de leur hibernation, alors qu'elles n'ont rien bouffé depuis des mois et qu'elle ont la dalle.

BLACK MOUNTAIN BASTARDS : Walnut groove (LP, Trauma Social/Has Been Mental/Kick Your Asso)

A l'inverse des politiciens, que le groupe prend à partie dans "Politics", notamment, on ne peut traiter les Black Mountain Bastards d'incompétents. C'est que les garennes avoient et tartinent comme les bâtards qu'ils sont. Entre le gros hardcore tendance new-yorkaise années 90 d'un côté et le thrash métal tendance post-apocalyptique de l'autre, on ne peut pas dire qu'il reste beaucoup de place pour la poésie et le romantisme, ou alors genre rouge et noir. Ce qui n'empêche pas un brin d'humour du plus mauvais goût assumé ("Mosh fart", au texte à mourir de rire, "Couch zombies army", à l'inspiration montypythonesque), ni une culture de série B digne des meilleures pages de "Mad Movies". "Walnut groove" ("La petite maison dans la prairie" renégociée) est le deuxième album des Black Mountain Bastards, ce qui me fait regretter d'avoir raté le premier. Un groupe qui nous vient du Tarn, des contreforts de la Montagne Noire, on s'en serait douté, petit amas rocheux qui culmine quand même à plus de 1200 mètres, le truc qui doit joliment vous casser les pattes si vous l'attaquez après quelques bières tiédasses. Remarquez, vous n'êtes pas obligé de vous appuyer la grimpe non plus, vous pouvez tranquillement rester au ras des pâquerettes et des vaches, et distiller quelques accords monstrueux d'efficacité électrique, comme les Black Mountain Bastards, qui ont tout compris à la vie. Ils nous font même partager leur petit panthéon personnel, avec un morceau caché, sur un vinyl, fallait oser, en l'occurrence la reprise de "Unleashed the bastards" (bah oui) des américains de Municipal Waste. Au moins sait-on d'où ils viennent, musicalement parlant. Quant au disque, gravé sur un vinyl rouge épais comme un millas, vous lui collez trois pieds et vous pouvez même en faire un tabouret tellement il est solide. Pensez quand même à acheter deux copies du disque, afin d'en conserver une à écouter, sinon ça n'aurait pas de sens.

MON AUTRE GROUPE : Quelle joie (CD, Guerilla Asso)

Mon Autre Groupe porte bien son nom, puisque composé de musiciens qui ont tous leurs habitudes dans d'autres combos. Parmi eux, l'hyperactif Till (Guerilla Poubelle ou Maladroit, entre autres). Et comme ils sont tous très occupés, ils sont obligés d'aller vite, très vite, très très vite, pour composer et lourder leurs chansons au sein de ce nouveau gang. Rien au delà de deux minutes, souvent même moins d'un tour de trotteuse, on ne peut pas dire que leur motivation principale soit la prise de chou philosophique, ou alors la doctrine de l'urgence. On retrouve ce même sens de la concision dans les titres, un article et un substantif, le tour est joué. Avec un peu de chance, c'est un mot qu'on retrouve dans les paroles, mais ça n'est pas toujours facile à vérifier. En effet, Fanny, la chanteuse de Mon Autre Groupe, est à la limite du screamo, ce qui convient parfaitement au hardcore en excès de vitesse des trois teigneux qui la soutiennent à bout de bras. Un hardcore brut de décoffrage (pour les finitions on repassera), à peine rehaussé de mélodies torrentueuses et aussi raide qu'une prune directement tirée de l'alambic. D'ailleurs, la musique de Mon Autre Groupe vous fait le même effet sur le cortex, ça vous retourne la tronche sans coup de semonce. Avec Mon Autre Groupe, pas besoin de surveiller votre cholestérol, y en a pas. Ils sont tellement dans l'impératif qu'ils parviennent à vous tortiller un disque tous les deux ans, malgré leurs autres activités. Et comme ils existent depuis 2008, je vous laisse poser l'équation, et la résoudre. Des disques qui, même s'ils se déclinent parfois en albums, ont la durée d'un EP. A peine avez-vous glissé ce "Quelle joie" dans le lecteur CD que ça s'arrête déjà, sans avoir eu le temps de vous poser pour élucser un gorgeon ou vous préparer un cappuccino. Remarquez, le moka, en l'occurrence, pas besoin, Mon Autre Groupe se charge de vous fourguer votre dose de caféine en treize grains d'arabica tout juste torréfiés. Double effet garanti.

EKYMPOSE : Mauvaise étoile (CD autoproduit)

Ekymose est une jeune groupe de Chaumont, Haute-Marne, l'autre pays du pinard et du fromage. Ekymose fait de la oi ! au beurre noir, ce sont eux qui le disent, et, personnellement, je suis très bon public pour ce genre de jeu de mots plus que vasouillard. Ekymose sort son premier CD, eux parlent de démo, mais le truc étant manufacturé, on est loin de l'antique K7 pourrie dupliquée sur le magnéto hors d'âge de l'adolescence. Ekymose me fait penser à Molodoï, mais avec un chant féminin et une vraie batterie, même si, pour l'instant, il n'y a pas de batteur dans le groupe. Ekymose a des lettres, du moins si l'on en croit le texte de "Je suis", carrément signé Jacques Prévert et Guillaume Appolinaire, si c'est pas la classe d'avoir des potes comme ça pour vous écrire des chansons. Ekymose est le nouveau groupe de Manu, du label Zone Onze Records, et ça fait bien plaisir d'avoir des nouvelles du gonze, à l'heure où l'on ne peut plus se déplacer, où l'on ne peut plus rencontrer personne. D'autant qu'Ekymose s'est formé quand nous étions à peine sortis du premier confinement, juste le temps de mettre un ortel sur le trottoir que le maton Macron nous a renvoyé illico dans nos cellules. On y est encore, merde. Ekymose, ça vous file de méchants bleus un peu partout sur le corps rien qu'à écouter ces cinq titres envoyés en dix minutes, sans déléguer, sans détourner les yeux, sans moufter. Ekymose ne tarabiscote aucune intrigue à rebondissements multiples, c'est bourre-pif sur châtaigne, avec juste quelques "ouch" et "ouille" en fond sonore. Ekymose est peut-être né sous une "Mauvaise étoile", mais une étoile quand même, de quoi en avoir une au-dessus de la tête, quoi qu'il arrive.

AWEK : Awek (CD autoproduit - www.awekblues.com)

Une fois remis des festivités ayant marqué le vingt-cinquième anniversaire du groupe, Awek n'a pas perdu de temps pour remettre l'ouvrage sur le métier. Il faut dire que l'emprisonnement généralisé du pays depuis plus d'un an a facilité, si l'on peut dire, la tâche du quatuor toulousain. Quand les troquets sont fermés, quand les concerts sont interdits, comme au bon vieux temps du communisme soviétique ou chinois, quand on ne peut même plus sortir de chez soi sauf pour aller faire pisser le chien, les journées et les nuits sont longues, on les occupe comme on peut. Et comme on peut, quand on est musicien, c'est de faire de la musique, même si cette activité se révèle de plus en plus précaire. C'est dans ce contexte navrant qu'a été conçu le douzième album d'Awek, entre quatre murs, entre le divan et le réfrigérateur, à grattouiller sa guitare et à taper sur ses tambours. De ces considérations isolationnistes sont nés les quinze titres qui composent ce disque, y compris les reprises de rigueur (Jimmy Rogers, Charles Brown, Smiley Lewis, Jimmy McCracklin, que du lourd), quinze pépites bluesy en diable, rendues avec délectation par un groupe à qui on ne la fait plus depuis longtemps, un groupe à la formation classique pour le style, guitare, basse, batterie... et harmonica, instrument à part entière chez Awek, pas seulement l'instrument d'appoint qu'il est devenu. Pour mieux apprécier l'importance du matériel chez Awek, retournez le CD, et contemplez la photo sur laquelle le groupe pose avec tout son barda savamment étalé, façon "Ummagumma" de Pink Floyd, en un peu plus modeste, et moins mégalomane. Confinements à répétition obligent, Awek, contrairement aux albums précédents, n'a pas pu aller enregistrer le petit dernier aux Etats-Unis, le groupe étant obligé de rester dans son jardin, ou presque, près de Toulouse. Seul le mastering a été fait de l'autre côté de la Grande Mare Atlantique, mais comme c'est le genre d'exercice qui ne nécessite qu'une bonne connexion Internet, pas besoin d'attestation. A l'entame de son deuxième quart de siècle d'existence, et dans ces conditions pour le moins spartiates, Awek semble avoir considéré que ce disque marque une seconde naissance, d'où le fait de ne pas lui avoir donné de titre, l'album ne portant, même fièrement, que le nom du gang, ce qui est souvent la règle pour un premier ouvrage. Naissance ne voulant pas dire, dans le cas présent, renaissance, on l'a vu. Awek joue toujours du blues, sans fioritures inutiles, sans esbroufe facile, sans ego démesuré, un blues de proximité qui, comme ils le disent dans leur bio, leur a au moins permis de réduire leur bilan carbone. Du moins en matière de transport, parce que niveau énergie, spontanéité et authenticité, mieux vaudrait ne pas trop faire de mesures, ce serait des coups à provoquer une crise d'apoplexie chez le petit Manu qui prétend s'être découvert une fibre écologiste, pourtant si bien planquée qu'on a du mal à la voir éclore la garce. Comme ils le constatent dans le titre d'ouverture, "We gonna make it through", Awek sont passés à travers toutes les merdes qui nous sont tombées dessus, involontairement, mais aussi sciemment de la part de politiciens de bas étage, depuis un an, une année que beaucoup n'auront plus qu'à rayer de leur CV intime, l'envoyant dans un dossier "vide intermédiaire", ce que le groupe résume d'un laconique "I'm staying home" en clôture du disque, comme pour boucler la boucle et exorciser un futur encore bien incertain.

Guillaume GWARDATH & Sam GUILLERAND : Hey you ! Une histoire orale des Burning Heads (Metro Beach - metrobeach.fr) Patrick FOULHOUX : Les Thugs - Radical history (Le Boulon/ Editions du Layeur - www.leboulon.net)

Les hasards du calendrier sont parfois sacrément surprenants. Ainsi, à l'automne 2020, à un mois d'intervalle, paraissent ces deux livres, qui retracent l'histoire de deux des groupes les plus importants du rock français. Autre coïncidence, les deux ouvrages sont bâtis presque selon le même plan, faisant la part belle aux déclarations des principaux protagonistes de ces histoires quasiment parallèles. Quasiment car, au niveau de l'unité de temps, il y a une différence de taille. Si les Burning Heads sont nés en 1987, ils tournent toujours aujourd'hui, même au prix de nombreux changements de personnel, tandis que les Thugs, formés en 1983, cessent leurs activités en 1999, n'ayant connu qu'un seul changement de musicien. Ils ne se reformeront qu'une seule et unique fois, en 2008, de manière délibérément éphémère, n'ayant pas pour vocation de revenir aux affaires de manière pérenne. Cette différence se retrouve dans l'indice de masse corporelle des deux livres. Le Burning Heads est un parpaing de 550 pages, le Thugs n'en fait que 280, dans un format plus petit. Mais, pour le Burning Heads, ils sont deux auteurs à la manœuvre, deux activistes notoires de la scène indépendante hexagonale, Guillaume Gwardath et Sam Guillerand, tandis que pour le Thugs, Patrick Foulhoux est seul à la barre. Ce qui se ressent dans l'élaboration des bouquins. Le parti pris, dans les deux cas, étant de faire la part belle aux déclarations des principaux intéressés, en multipliant les interviews, il semble logique qu'il y ait plus de matière avec deux inquisiteurs plutôt qu'avec un seul. De même, les gens passés à la question sont nettement plus nombreux pour les Burning Heads que pour les Thugs. La carrière des premiers étant nettement plus longue que celle des seconds, de fait on retrouve plus de gens impliqués, de près ou de loin, dans l'affaire. Pour les Thugs, Patrick Foulhoux a volontairement réduit le nombre de témoins. Outre les cinq musiciens, ils ne sont que treize à prendre la parole, tous faisant partie du premier cercle, de la garde rapprochée, tous ayant eu un vrai rôle à jouer dans le parcours du groupe, sonoriseurs, managers, label managers, roadies, journalistes, organisateur de concert, tous étant aussi des amis proches, et tous ayant été choisis par les Thugs eux-mêmes. Autant dire qu'on n'a que du témoignage de première main. Pour les Burning Heads, la liste est fichtrement plus pléthorique. Rien qu'avec les membres du groupe, 9 musiciens, auxquels il faut ajouter le premier manager, Didier Filloux, véritable cinquième membre le temps qu'il fut présent, on a déjà presque atteint le quota alloué aux Thugs. Pour les autres, les auteurs n'en précisent nulle part le nombre exact. Il aurait fallu les compter au fil des pages, mais, honnêtement, je ne me sentais pas le courage de m'y astreindre, ils sont, en tout cas, plusieurs dizaines (on approcherait de la centaine que je ne serais pas autrement surpris), beaucoup n'ayant fait parfois que côtoyer le groupe dans telle ou telle situation. Ce qui a dû être un véritable pensum en terme de logistique, pour les retrouver, les contacter et les interviewer. Si, pour les Thugs, Patrick Foulhoux a probablement disposé de quelques dizaines d'heures d'entretiens, pour les Burning Heads on a dû exploser les compteurs, même si certains n'ont sûrement été questionnés que par Internet, et pas en face à face. Une fois ce travail "oral" effectué, il a fallu en extraire la substantifique moelle, et sélectionner les passages les plus intéressants. Conséquemment, avec cette matière à foison, c'est là que pêche le bouquin consacré aux Burning Heads. Il y a tellement de participants qu'il y a souvent redondance dans les propos, chacun y allant de sa version des faits, pas foncièrement différente de celle des autres. Je comprends que, après avoir pris la peine de contacter tel ou telle, les compateurs n'aient pas voulu ignorer purement et simplement ce qu'il ou elle avait à dire, mais il est clair que, quand il s'agit de quelqu'un n'ayant vécu l'aventure qu'en périphérie, son témoignage n'est pas toujours primordial, et qu'il n'apporte pas grand-chose à la cause, surtout quand il est le sixième à raconter l'événement. Je pense surtout aux membres d'autres groupes qui, pour la plupart, appuient surtout sur le fait qu'ils ont réalisé un rêve de fan en partageant un moment avec les Orléanais en concert, mais ça ne fait pas vraiment avancer le schmilblick. Rien qu'en élaguant à ce niveau là, les auteurs auraient pu singulièrement dégraisser la mammouth. Par la force des choses, on retrouve moins ces itérations dans le bouquin sur les Thugs. Ici, ce seraient plutôt les courts intermèdes rédigés par Patrick Foulhoux entre les extraits d'interviews qui n'apportent rien de spécial au lecteur, puisqu'il se contente souvent de résumer le propos des uns et des autres. Pour les Burning Heads, Gwardath et Guillerand ont choisi l'option de ne rien écrire eux-mêmes (à part l'avant-propos, dans lequel ils expliquent justement leur démarche), ne donnant à lire que les confessions de leurs interlocuteurs, ce a pour résultat de

donner un livre est nettement plus fouillé et détaillé, notamment quant aux à-côtés du groupe, y compris la vie privée de chacun, fut-ce au prix des répétitions déjà mentionnées, tandis que celui sur les Thugs se concentre sur l'essentiel, le groupe, rien que le groupe, et sa musique. Patrick Foulhoux ne vise pas à l'exhaustivité et ne convoite pas le prix Nobel du détail qui tue, prenant néanmoins la peine de rédiger une petite biographie de chacune des personnes qu'il a rencontré, ce qu'il pouvait se permettre de faire vu leur nombre relativement réduit. Pour les Burning Heads, ces éléments biographiques sont donnés par les intéressés eux-mêmes, au fil de leur relation (musiciens, et proches parmi les proches). Reste l'iconographie. C'est clairement le point faible du livre sur les Thugs, les photos sont peu nombreuses, rassemblées en un cahier d'une quinzaine de pages seulement, et même pas légendées. On reste sur sa faim, pour ne pas parler d'une certaine frustration. Pour ce qui est des Burning Heads, les documents sont très nombreux, et parsemés au gré des pages, en regard des propos qu'ils illustrent, ce qui est un vrai plus, et qui participe aussi à l'épaisseur de l'ouvrage, mais c'est pour la bonne cause. Profitons-en pour saluer le travail de mise en page de Frank Frejnik, qui a dû passer quelques nuits blanches pour rendre le tout aussi cohérent, aéré, et agréable à consulter. Au final, nous voilà donc avec deux bouquins retraçant la carrière de deux groupes majeurs de ces trente dernières années, chacun avec ses qualités et ses défauts (je parle des livres, pas des groupes), certes, mais néanmoins indispensables pour se persuader, s'il en était besoin, du niveau de qualité élevé du rock français de ces trois dernières décennies. Mais pas du rock en français, puisque les deux groupes chantent en anglais, délibérément, par choix et par goût. Personnellement, j'aime les deux, même si ma préférence va aux Thugs, que je considère comme l'un des meilleurs groupes ayant jamais existé. Meilleur groupe tout court, pas spécialement meilleur groupe français, ou meilleur groupe punk, ou meilleur groupe noise, ou meilleur groupe de ce que vous voulez. Meilleur groupe, point. Je les ai souvent vus en concert, je les ai interviewé à quelques reprises, et j'ai parfois croisé Eric Sourice quand il habitait en région parisienne, au gré de concerts, ou même de visite de musée (véridique, un pur hasard, n'empêche). J'ai un peu plus d'affinités musicales avec les Thugs, dont je possède tous les disques, tant qu'à faire, qu'avec les Burning Heads, dont je ne possède pas toute la discographie (mais en même temps, elle est plus conséquente, et plus diversifiée, ce qui fait que je n'adhère pas forcément à tout ce qu'ils ont fait), mais que j'ai également vu assez régulièrement sur scène. En revanche, je ne les ai jamais interviewés, ni même eu l'occasion de discuter avec aucun des musiciens, même s'il m'arrive de croiser Pierre, l'inamovible chanteur-guitariste, qui a quitté le groupe en 2018, lors de mes nombreux déplacements sur Orléans pour y assister à des concerts. Rien de délibéré là-dedans, juste que l'occasion ne s'est jamais vraiment présentée, et que je ne suis pas du genre à jouer la groupie de base quand je ne connais pas personnellement les gens. Les deux livres sont passionnants à lire, malgré les longueurs du Burning Heads, ne serait-ce que par respect pour le travail de collecte accompli par leurs auteurs. Un travail de titan, pour ne pas dire de fou, qui a dû les rincer et les lessiver pour un moment. Mais un travail fondamental pour la bonne compréhension de l'état du rock en France, et de ses évolutions depuis trente ans. Un travail que les futurs historiens de la chose seront certainement contents de trouver dans une poignée de décennies, quand il ne restera plus beaucoup de survivants pour s'en souvenir. Rien que pour ça, ils méritent qu'on passe soi-même quelques heures à les compulsier.

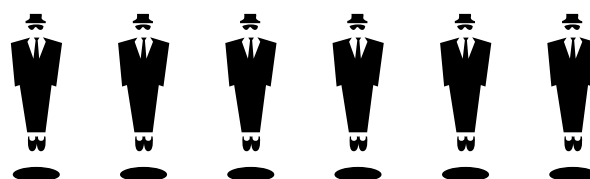
OBSELETE THEORY : Dawnfall (CD, My Kingdom Music - www.mykingdommusic.net)

Il en va de la musique comme du reste, de l'humanité ou de n'importe quel virus, elle est en perpétuelle évolution, c'est souvent une question de simple survie. Ainsi parle-t-on aujourd'hui fréquemment de post black métal quand on évoque une musique plutôt sombre, nauséuse et cafardeuse. La différence principale entre le black métal et son héritier c'est l'absence de claviers, ce qui est plutôt une bonne chose en ce qui me concerne. L'usage abusif des synthétiseurs dans le black métal a toujours été un repoussoir pour moi, pas que dans le black métal d'ailleurs, dans le rock en général, à quelques exceptions près, comme le synth-punk. Aussi, voir débarquer un groupe comme les italiens d'Obsolete Theory, avec sa formation orthodoxe, deux guitares, basse et batterie, sans aucun machin qui ressemble de près ou de loin à un piano sans le côté classique de ce dernier, voilà qui m'agrée complètement. D'ailleurs, si Obsolete Theory revendique clairement faire du post black métal, ils n'en oublient pas pour autant de lorgner vers le death métal ou le doom. Autant dire qu'on n'est plus

dans le délire sataniste ou paganiste des groupes norvégiens des années 80, avec leurs pulsions de violence gratuite. Avec Obsolete Theory, rien d'aussi compromettant, on revient aux bonnes vieilles grosses guitares dodues et replètes, au bons vieux rythmes bien plombés, au bon vieux chant passé à la toile émeri s'extirpant du fond du gosier à la force des cordes vocales. En clair, si je puis dire, on revient à la magnificence d'un rock héroïque et conquérant, d'un rock de viking, mais sans la spiritualité déviante du black métal de base, qui m'a toujours gravement fait chier. Ce qui n'empêche évidemment pas Obsolete Theory de composer des morceaux qui s'apparentent à des tragédies antiques, avec des développements dignes d'un Wagner sous influence, et une interprétation shakespearienne. Ce second album d'Obsolete Theory est composé de six titres, mais s'étale sur plus de cinquante minutes, plus proche de la saga nordique que du haïku japonais. Avec des thèmes en adéquation, "Night of omen", "The vanished", "Acherontia atropos" (le nom savant du sphinx tête de mort, au cas où vous auriez fait la sieste durant vos cours de sciences naturelles), "Até" (nom de la déesse grecque de la faute et de l'égaré, au cas où vous auriez joué au morpion durant vos cours d'histoire en 6ème), "Onirica" (et ses intonations de violon et d'alto, dues à Ally Storch, du groupe de métal symphonique allemand Haggard). Obsolete Theory, un groupe capable de vous réconcilier avec une certaine forme de métal extrême. Le fond, massif, se voulant aussi important que la forme, crépusculaire. Si vous ne savez pas comment vous débarrasser des démarcheurs téléphoniques, branchez votre messagerie vocale sur Obsolete Theory, ils devraient vite comprendre qu'ils ne sont pas les bienvenus. Ca marche aussi avec les témoins de Jéhovah.

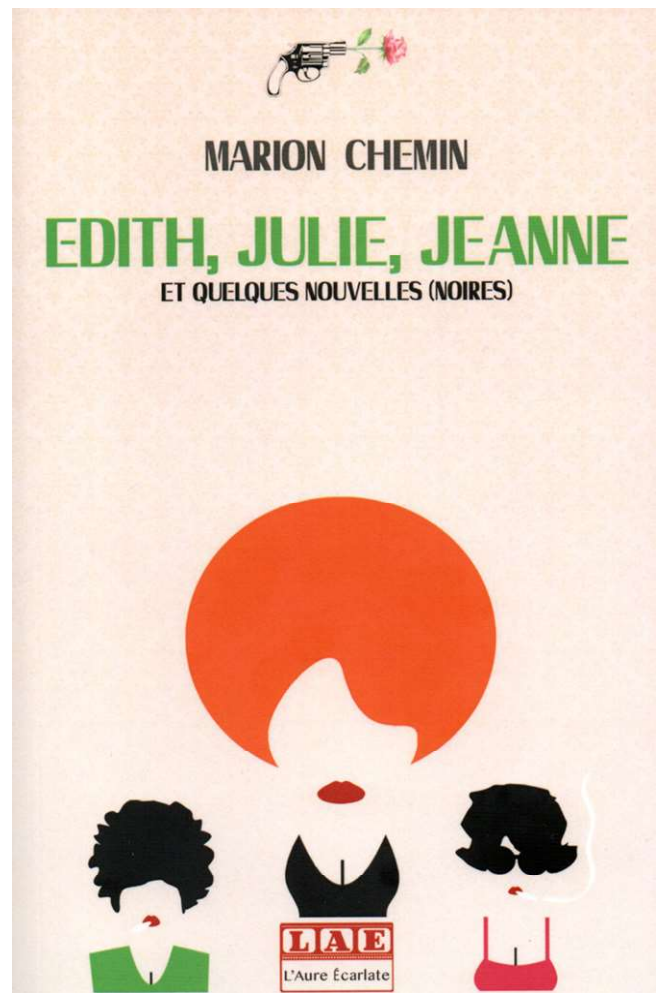
MULA : Resiliente (CD, Dur Et Doux - duretdoux.com)

Mula est un groupe colombien, de Bogota plus précisément. Au départ, on trouve un combo de jazz, emmené par le bassiste Santiago Botero, mais un jazz très atypique, puisque, d'emblée, il entre en conflit avec d'autres formes musicales, le punk, le hardcore et la noise notamment. Ajoutez à cela une tendance à interpréter ce jazz de manière très libérée, free comme disent les anglais, et vous aurez une petite idée de ce qui peut donner la musique de Mula, du free-jazz très bruitiste, à la limite de la musique expérimentale ou d'avant-garde. Comme si Sonic Youth (ce que le groupe cite volontiers comme l'une de ses influences) s'était acquiné avec Ornette Coleman, avec transmission d'anticorps pour assurer l'héritage. "Resiliente" est l'avant-dernier album de Mula, paru à l'origine en 2017 sur le label Matik Matik, également basé à Bogota. Il est réédité, en vinyl, par Dur Et Doux, un label français qu'on peut qualifier d'aventureux. Un label qui, en 2018, avait déjà fait paraître un split EP sur lequel Mula partageait le pain et le sel avec le groupe français Poil. C'est à cette occasion que j'avais découvert Mula. Depuis "Resiliente", le groupe a fait paraître un nouvel album, "Matasesos", en 2019. Mula se présente sous la structure d'un groupe de rock, avec le trio guitare-basse-batterie, sur laquelle viennent se greffer des machines, et deux saxophonistes (l'un d'eux étant aussi clarinettiste). Ce sont eux qui apportent cette touche free-jazz à l'ensemble, ainsi que le bassiste Santiago Botero, unique compositeur de la bande, qui n'est jamais avare de sonorités saturées (syndrome Stooges période "Fun house"/Steve MacKay) et qui maîtrise l'art du drone à la façon d'un La Monte Young qui aurait été touché par la grâce de la fusion art-rock jazzy d'un groupe comme Banyan. Si vous espérez trouver en Mula (la mule en espagnol, au sens de passeur de drogue) la légèreté des rythmes latino, vous pouvez passer votre chemin, même si le groupe ne nie pas avoir aussi été influencé par la cumbia, quand ils étaient petits alors, et qu'ils ne pouvaient y échapper puisque, cette musique étant elle-même d'origine colombienne, ils ont dû en avaler pendant des heures entières, un peu comme la variété sous nos latitudes. De là à dire qu'il en reste quelque chose dans leur jazz à fort indice d'octane, ce serait poser le pied sur un terrain très mouvant. Je ne m'y risquerai pas.



Marion CHEMIN : Edith, Julie, Jeanne et quelques nouvelles (noires) (L'Aure Ecarlate)

La bibliographie de l'autrice Marion Chemin commence singulièrement à s'étoffer. Après trois romans et un tombereau de nouvelles, dont beaucoup ont paru dans les recueils "musicaux" de son compagnon, Jean-Noël Levavasseur, elle publie aujourd'hui sa première anthologie d'histoires courtes. Sous un titre à la Claude Lelouch (mais un Lelouch qui aurait viré trash sans prévenir), Marion Chemin dresse une galerie de portraits de femmes cabossées par la vie et courtisées par la mort. A moins que ce ne soient elles qui fassent le premier pas vers un destin beaucoup moins radieux que celui d'une princesse de conte de fée. Marion Chemin ne risque pas de passer pour la digne héritière de Charles Perrault, Hans-Christian Andersen ou les frères Grimm, sauf à considérer que ces doctes ancêtres ne furent que des imposteurs, et qu'ils n'ont jamais eu le courage de bousculer leurs héroïnes, préférant les installer dans un conformisme douillet, avec leurs princes charmants, et la ribambelle d'enfants résultant de ces rencontres aussi improbables que celle d'un crapaud et d'une héritière. Les histoires de Marion Chemin finissent mal, très mal, et même pas en général, elles finissent mal tout le temps. Du moins quand elle se penche sur l'infortune d'une femme, ce qui arrive dans treize des nouvelles du recueil. Le chiffre, déjà, aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Car, curieusement, deux autres historiettes s'attardent sur des héros masculins, et pour eux ça se termine plutôt bien. Marion Chemin, une auteure femme, qui malmène fort violemment ses personnages femmes et qui épargne avec une sorte de bienveillance protectrice ses protagonistes hommes, si Freud avait eu l'opportunité de lire cet ouvrage, n'y aurait-il pas trouvé matière à développer une théorie ? N'étant pas moi-même adepte de ce brave Sigmund, je me garderai bien de me lancer dans un quelconque décryptage psychanalytique. Ceci étant, dès la couverture de ce livre, le petit dessin placé juste au-dessus du nom de l'autrice et du titre aurait dû déclencher un signal d'alarme du côté de mon système limbique, avec sa fleur sortant du canon d'un revolver. A priori rien que de très inoffensif. Sauf que la fleur est une rose... à la beauté ambiguë... avec ses épines. Aïe ! De fait, au fil de ses nouvelles, Marion Chemin observe un protocole assez pervers. Si, au départ, ses héroïnes ne semblent guère se différencier de votre voisine de palier ou de votre collègue de bureau, on découvre vite qu'elles possèdent un côté bien plus sombre qu'il y paraît, ou qu'elles sont dans une situation bien peu enviable, quand elles ne vont pas de Charybde en Sylla, tombant dans un piège en tentant d'en éviter un autre. Les personnages de Marion Chemin ne sont jamais maîtresses de leur destin, ce qui est d'ailleurs rarement le cas quand votre fatum vous conduit vers un épilogue fatal. Dès le départ, les femmes de Marion Chemin n'ont aucune chance, aucun espoir, aucun atout dans leur manche pour se tirer de situations implacablement irrévocables. Certaines d'entre elles finissent même par éprouver une certaine fatalité face à l'inéluctabilité des circonstances. Chez Marion Chemin, le coup de théâtre, le rebondissement, le coup de dé qui peut tout faire basculer et remettre le train sur ses rails n'existent pas. N'espérez aucun happy end pour Edith, Julie ou Jeanne, pour Lisa, Hélène ou Elsa, pour Michelle, Bébé Lou ou Priscilla. Elles sont condamnées d'office par une sorte de force supérieure transcendante. Tant pis pour elles. Des quinze nouvelles de ce recueil, sept ont déjà paru auparavant, dont quelques-unes dans les livraisons produites par Jean-Noël Levavasseur (La Souris Déglinguée, Bérurier Noir). Si elles se retrouvent ici, c'est tout simplement parce qu'elles sont dans le ton général du recueil, et qu'elles ne pouvaient pas ne pas y figurer. En 120 pages, Marion Chemin dresse une sorte de diagonale du mal ordinaire, de ces déficiences mentales qui font basculer un être du côté sombre de l'âme humaine. Qu'il s'agisse de femmes renforce l'atmosphère de malaise sous-jacent, puisque ces situations, finalement, nous pourrions tous les vivre, ou, a minima, en être témoins. Ces petites saynètes glauques, calamiteuses et funestes sont typiquement le genre de scènes de crime qui produisent de la copie au kilomètre dans la presse quotidienne, quand il y a un trou à boucher en page 3, un blanc à combler au milieu des accidents de la route, une brèche à colmater entre une réunion de conseil municipal et le record de la plus longue saucisse du canton. Sans que la médiatisation de ces faits très divers n'aille plus loin. Aucune chance de faire un 52 minutes sur TF1 ou une boucle permanente sur BFM TV. On reste dans l'ordinaire, l'anecdotique, le tout-venant. Marion Chemin fait oeuvre de chroniqueuse de l'insondable, de l'incompréhensible, de l'inimaginable, tout en nous faisant bien comprendre, sous couvert de littérature, que tout est plausible, possible, voire probable. Un livre que j'ai dévoré d'une traite, presque sans respirer, et en évitant de trop regarder les filles se glissant subrepticement dans mon environnement immédiat. On ne sait jamais. Des fois que l'une d'elles s'appelle Edith, Julie ou Jeanne.



Pat TODD & the RANKOUTSIDERS : "...There's pretty things in Palookaville..." (CD, Hound Gawd ! Records)

Pat Todd n'a jamais prétendu inventé, ni même réinventé, quoi que ce soit. Il est né en écoutant du rock'n'roll, il a grandi avec les différentes évolutions du genre, et, quand il a eu l'âge de former ses premiers groupes, il n'est pas allé chercher plus loin son inspiration. Avec les Lazy Cowgirls, pour coller à l'air du temps, il avait coloré son garage-rock de larges mesures de punk-rock. Aujourd'hui, avec les Rankoutsiders, c'est toujours peu ou prou le même esprit qui prédomine. Un peu moins punk peut-être, un peu plus diversifié en tout cas. Outre une solide base fondée sur un rock américain né dans les grandes plaines aussi bien que sur les rives du Mississippi, les versants abrupts des montagnes ou les déserts du sud-ouest, Pat Todd ne dédaigne pas sortir la machine à remonter le temps quand l'envie lui en prend, et ainsi balancer quelques accords country, rockabilly ou soul (la reprise de "Turn back the hands of time" de Tyrone Davis), tandis que, ailleurs, plane l'esprit des Kinks, des Everly Brothers ou de Little Richard. Cette volonté de ne pas se fixer de limites temporelles se retrouve aussi dans le choix des morceaux. Pour Pat Todd, chaque album est une occasion de fouiller dans son propre coffre à souvenirs, avec des chansons écrites parfois plusieurs années auparavant, et jamais enregistrées, pour des raisons qui ne tiennent souvent qu'au fait que le bonhomme est tellement prolifique qu'il n'arrête jamais d'écrire, pas même quand il est en studio. Comme "Get up on it", composée et arrangée entre deux pieds de micro, trois amplis et quelques câbles traînant par terre, au gré des pauses clope, café ou déconnade, l'inspiration, quand ça vient, ça ne prévient pas toujours et mieux vaut ne pas la laisser filer, au risque de le regretter plus tard. Ainsi, ce sixième album des Rankoutsiders, selon les dires de Pat Todd, aurait dû se contenter d'une posologie classique, douze titres, ni plus ni moins. Sauf que, des douze titres prévus à l'origine, il n'y en a plus que la moitié sur le disque, puisque, entre-temps, d'autres sont nés ou ont été redécouverts. A un stade intermédiaire, il devient évident que l'album sera plus long que prévu, le groupe tablant sur quatorze morceaux... qui sont devenus seize dans le couplage final. Et Pat Todd ne fait pas que déterrer quelques-unes de ses pépites oubliées, il lui arrive aussi de réenregistrer des chansons déjà parues, on en trouve deux ici. Avec tout ça, rien d'étonnant à ce qu'il ne parvienne pas à tenir ses objectifs. Heureusement qu'il n'a pas un patron sur le dos pour évaluer ses performances, ce dernier serait bien embêté avec un Pat

Todd incapable de tenir ses engagements tout en allant toujours plus loin que le but fixé. A la fois pire et meilleur employé du mois. De quoi empoisonner les relations les plus corporate. Ce qui n'empêche pas la musique de Pat Todd & the Rankoutsiders d'être aussi nette qu'une photo de mode et aussi précise qu'un coucou suisse, une musique organique, qui se contente des seuls instruments syndicaux (guitares, basse, batterie et harmonica), puisqu'on n'a pratiquement jamais fait mieux. Un disque garanti sans cette merde d'autotune comme se plaît à le confirmer Pat Todd, mais qui pourrait en douter ? Non, Pat Todd n'a pas inventé le rock, il n'en a pas non plus créé le moindre variant, il s'est juste donné comme but de le propager le plus largement possible, avec ses moyens, sa fougue et sa passion pour une musique à laquelle il est viscéralement attaché. Le genre de type à mourir sur scène le moment venu, parce qu'il n'aura tout simplement jamais eu l'idée, ni l'envie, d'arrêter, à la façon d'un Lemmy ou d'un Dylan. Le rock vu par ce bout de la lorgnette, ça vire au sacerdoce, à l'investiture, à la sanctification. Brother Pat Todd n'en a pas encore fini avec sa mission suprême, celle d'élever nos âmes de mécréants par la voie du rock'n'roll et de la guitare électrique.

WESTERN MACHINE : Short cuts (CD, Bullit Records - www.bullitrecords.com)

Damned ! Le cuir est de sortie dans la nouvelle formule de Western Machine. Je préfère ne pas savoir combien de longhorns (voire de bisons) ils ont abattu pour se tailler leurs costumes de petites frappes psychotiques et de pistoleros épileptiques, c'est des coups à se fâcher avec le WWF et Nicolas Hulot d'un seul bloc, sans espoir de rémission écolo-bobo. De toute façon, j'imagine qu'ils s'en battent le steak tartare nos machinistes du far-west, arrière-petits-enfants putatifs de Buster Keaton période "Le mécano de la Générale". Et la référence cinématographique n'est pas que pure accroche putassière, car si Western Machine ne sont pas fans de cinoche hollywoodien, ils cachent bien leur jeu, depuis le titre de l'album, "Short cuts" ("courts métrages" dans la langue de Robert Mitchum), jusqu'à des chansons comme "Going back to Hollywood", "Down by law" (Jim Jarmusch président, ça aurait de la gueule non ?) ou "Western dream", en passant par la très réussie jaquette de ce disque, signée Tristram de4, où nos trois héros du riff Peacemaker côtoient une sacrée ribambelle de salopards de cellulôïd (Daniel Day Lewis, Steve "Josh Randall" McQueen, John "Jake Blues" Belushi, Julie "Catwoman" Newmar, Bruce Lee, John Waters, Christopher Walken), mais aussi d'autres fieffés adeptes du coup bas et du tacle vicieux (Bettie Page, John Dillinger, Johnny Cash, Elvis Presley, Lemmy). Catch them all, et vous aurez le droit de vous faire payer une mousse la prochaine fois que vous croiserez Western Machine au saloon. Ce nouvel album s'active dans la droite ligne du précédent, autour d'une certaine idée du rock'n'roll, un rock'n'roll profondément américain, qui tourne comme un V8 en rythme de croisière, qui tabasse façon bûcheron bourré comme un grizzly, qui défouraille pour sauver sa peau, même si elle ne vaut pas cher. Western Machine ont repris à leur compte le "Go west, young man" d'Horace Greeley, l'adaptant juste aux circonstances, remplaçant le prairie schooner par de sales mélodies trop efficaces pour être honnêtes ("Diamond ring", bidonné au "Woo-hoo" des Rock-A-Teens revu et corrigé par les 5.6.7.8's dans "Kill Bill", et torché au "Yakety sax" de Boots Randolph, ça vaut bien un petit shot de whisky de contrebande), et la Winchester par une cartouchière de cordes, entre 4 et 6 (le nombre "pi" de tout rocker un rien respectable). Western Machine ne sont pas du genre à trahir les grands principes qui régissent la marche du rock'n'roll, et accessoirement du monde. Ils laissent ça aux détresseurs de trains à la petite semaine, aux braqueurs de banques branques, aux pilliers de diligences amateurs. Eux font dans le casse classe. En revanche, dissocions le Western Machine qui a enregistré ce disque, avec Jésus La Vidange, la première bassiste, du groupe qui devrait bientôt (?) le défendre au milieu de la rue principale, sous le cagnard du désert, avec la bassiste-graphiste la plus amorale à l'ouest de la Marne-Pecos, Taga Addams (La Bonne La Brute Le Truand ou Swindle), fille cachée de Gomez et Morticia, si terrible que ses parents l'ont enfermée dans la cave du manoir jusqu'à sa majorité, avant de l'expulser et de l'envoyer pervertir le monde civilisé, qui ne l'est plus tant que ça depuis qu'elle a pris le sentier de la guerre et le voie du crime en trois accords. Et quitte à parler casting, mentionnons aussi les salves dévastatrices du saxo Mat Le Rouge (Loolie and the Surfing Rogers), qui ont fini par déteindre sur la pochette d'un vermeil hémoglobine approprié.

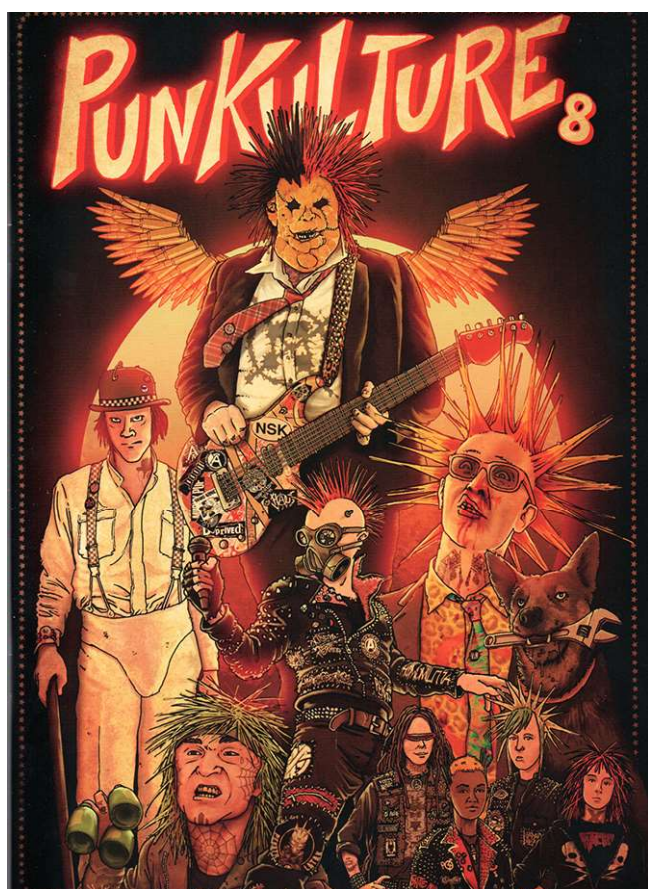
PERSONNE : Personne (CD autoproduit)

Heureux qui comme Ulysse crève l'oeil de Polyphème incognito, en se planquant derrière un pseudonyme aussi évident que rusé, Personne. N'avançant pas aussi masqué que le héros d'Homère, le groupe qui nous concerne ici use pourtant du même stratagème pour brouiller les pistes de la reconnaissance et de la notoriété. Un groupe qui s'appelle Personne, ça donne obligatoirement lieu à quelques quiproquos. Si on vous appelle au téléphone alors que vous écoutez ce disque, et que votre interlocuteur vous demande qui fait le boucan qu'il entend en fond sonore, que voulez-vous répondre d'autre que Personne, au risque de vous faire passer pour un affabulateur, au mieux, ou pour un demeuré, au pire. En même temps, pour rester dans le ton, quelqu'un n'a-t-il pas énoncé un jour de crise mystique : Heureux les simples d'esprit ? Et heureux Personne l'est (non, je n'ai pas zappé la négation dans cette phrase, quand je vous disais que ça générerait du malentendu ce nom), du moins est-ce ainsi que le groupe justifie à la fois son existence et la réalisation de ce premier album, par le pur plaisir de faire de la musique entre potes. Tentative audacieuse par des temps et dans une société où l'on glorifie la réussite à tout prix, réussite sociale, professionnelle, financière, quitte à écraser odieusement quelques trognes sous son talon impitoyable pour y parvenir. Oubliant qu'on peut parfaitement être heureux sans autre ambition que celle d'être bien dans ses bottes et sa peau à picoter sa guitare et taper sur ses tams-tams, pour quelques maigres deniers, devant des gens aussi heureux que le groupe d'être là, confinés dans les trois mètres carrés d'un bar de village à tambouriner du pied sur un carrelage hors d'âge. Un peu comme Personne, des mecs qui ont dépassé la cinquantaine et qui n'attendent donc plus après une quelconque gloire pour s'épanouir. Personne existe depuis 2008, et n'a eu que récemment l'idée de sortir un album, histoire de laisser un nom, aussi équivoque soit-il, à la postérité, quitte à assumer le paradoxe de l'anonymat véhiculé par un tel patronyme. La quadrature du cercle identitaire, le comble de l'existentialisme nihiliste, si je puis me permettre cet oxymore. Personne est si peu au fait des dernières tendances, si peu à la pointe de la mode, si peu au courant du catéchisme de la promotion individualiste, si peu adepte de la frivolité et de l'inanité de notre époque artificielle, que le groupe façonne un rock'n'roll complètement atemporel, un rock qui fourrage dans la gadoue 70's, dans le magma heavy blues, dans le compost proto-hard pour faire dodeliner de la tête un public qui se replonge ainsi dans une époque où rien n'était calculé ni prémédité. Ecouter Personne, c'est se remémorer des trucs comme Blue Cheer ou Grand Funk Railroad, ou, si l'on veut rester au niveau du patrimoine hexagonal (et que Stéphane Bern aille se faire voir), des sagouins comme Stocks ou Ganafoul. Certes, Personne n'est pas près de se faire un nom avec un tel héritage sonore, mais ils étaient, de toute façon, déjà mal barrés pour ça. Il n'y a aucune chance que vous les retrouviez à l'Eurovision ou Taratata. Et c'est heureux, justement. Heureux qui comme Personne fait un beau voyage de sa salle de répétition au bistrot du coin, ou à votre salon rustique.

PUNKULTURE 8 (Fanzine, Mass Productions - www.massprod.com)

Après l'intermède semestriel du printemps 2020, pour cause de Covid, qui avait autorisé cet empaffé de Macron à tous nous envoyer au zonon, fut-ce à la maison, ce qui avait laissé pas mal de temps "libre" à l'équipe rédactionnelle, "Punkulture", le fanzine made in Mass Prod, reprend son rythme annuel avec cette huitième livraison, et ses cent pages bourrées à craquer d'articles, d'interviews, de portraits et de chroniques, largement de quoi inspecter de fond (de canette) en comble (de squat) le microcosme punk international. On y trouve du Grand Ancien, presque au sens lovecraftien du terme, avec Vlad, le chanteur des Brigades, les Damned, et la première partie de leur histoire (la seconde paraîtra dans le prochain numéro), Samiam, Peter Hook, bassiste de Joy Division et New Order, Cyclope (qui marque un élargissement du champ d'investigation, le groupe n'étant pas spécifiquement punk, même s'il maniait une certaine forme d'énergie), Vérole, l'indécrottable chanteur des Cadavres, entre autres. On y remarque du contemporain, avec Excluded (excellent groupe mexicain), Starving Wolves, Stygmate, Banane Metalik, Manu Castillo (qui aurait pu aussi bien figurer dans la liste précédente), Lorelei, Argent Ardent, Noiss, the K, 2 Headed Dog, Scanners, Bromure. On y parle associations (Crustatombe, Droogies Radio) ou écriture (Manon Labry, la spécialiste française du mouvement Riot Grrrlz et, plus généralement, du punk au féminin). On y admire les oeuvres de Melvin et BB Coyotte. On y disserte sur l'existence avec Dr Beer Beer et Blam Blam. On s'y promène même jusqu'en Russie avec un copieux dossier vécu de l'intérieur. Bref, on y est entre amis, même si on ne les connaît pas forcément, le seul regret c'est

qu'on ne puisse pas y choquer une binouze ou deux, mais là, Covid ou pas, confinement ou pas, couvre-feu ou pas, c'est pas le plus facile. Même "Pif Gadget", en son temps, n'a jamais pu glisser une pinte de bière dans ses pages (le couteau de Rahan oui, des pois sauteurs oui, des micro bestioles aquatiques oui, mais une chope de lager ou de Guinness non), je ne vois pas pourquoi "Punkulture" y parviendrait, bien que je suis sûr que Vincent, le rédac-chef ubiquiste de cette estimable gazette, serait le premier à tenter l'expérience s'il le pouvait, il est capable de tout ce diable de bonhomme. Mais rien ne vous empêche de faire comme moi, de vous décapiter une bonne bière, locale de préférence, et de la siroter en parcourant les belles pages papier glacé du fanzine. Ce qui n'est pas plus ridicule que les apéros virtuels. En faisant évidemment bien attention de ne pas renverser votre jus de houblon. La bière, c'est bon à engloutir, mais ça se marie assez mal avec le parchemin. Faites d'abord un essai avec un truc bien merdique, genre Paris Match ou Valeurs Actuelles, que vous aurez chouré au kiosque le plus proche, vous n'allez quand même pas leur filer de la thune non plus, et vous constaterez que je ne raconte pas que des conneries, même si je dois confesser qu'il m'arrive d'en aligner pas mal. Mais je m'éloigne du sujet. De toute façon, la chronique est terminée, alors autant profiter du temps que je me suis imparti pour vous filer quelques petits tuyaux utiles. Ne me remerciez pas, je suis comme ça, j'aime rendre service à mes contemporains.



L' ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

KIRIBATI

Pays confettis qui ne sait ni où il habite, ni quel jour on est. La république des Kiribati, si l'on emploie la forme longue de son nom, est une curiosité géographique. À ce stade, ce n'est même plus un archipel, mais carrément une mosaïque qui aurait sauté sur une mine et dont les tesselles se seraient éparpillées au gré des vents et des courants. Les Kiribati sont composés de trois archipels, les îles Gilbert, seize atolls, les îles Phoenix, huit atolls, et les îles de la Ligne, douze atolls, auxquels il faut ajouter ce qu'on appelle une "île soulevée", c'est-à-dire un ancien atoll qui se retrouve complètement émergé, Banaba, qui culmine à 81 mètres, alors que les atolls dépassent à peine le niveau de la mer, de quoi craindre la montée des eaux inhérente au réchauffement climatique. D'ailleurs, le gouvernement des Kiribati négocie actuellement avec celui des îles Fidji pour lui acheter des terres afin d'y transférer une partie de sa population. D'autres solutions consisteraient à émigrer vers

l'Australie ou la Nouvelle-Zélande, à construire des îles artificielles, voire à s'installer sur des plate-formes pétrolières. Il va falloir être inventif pour survivre, quitte à jouer les traîtres à la mère patrie en s'exilant. La superficie totale de toutes ces îles réunies n'est que de 811 km², à peine plus que le Territoire de Belfort, mais elles sont dispersées sur une zone de trois millions et demi de km², presque sept fois la superficie de la France. L'île la plus orientale et l'île la plus occidentale sont à quatre mille kilomètres l'une de l'autre, quatre fois la distance Strasbourg-Brest. Pratique si vous ne vous entendez pas avec votre belle-mère, vous êtes assuré de ne pas la voir débarquer tous les week-ends. Et comme si ces distances quasi astronomiques, à l'échelle terrestre, ne suffisaient pas, l'archipel est situé à cheval à la fois sur l'équateur et sur la ligne de changement de date. Donc, quand une partie du pays est en été, l'autre partie est en hiver, et quand on est lundi dans un coin, on est dimanche ou mardi dans un autre. Un sacré casse-tête pour les rendez-vous amoureux (euh chérie, rappelle-moi, sur quel atoll on se retrouve samedi soir ?). Du moins faut-il parler au passé de ce petit problème temporel, qui était une réalité jusqu'en 1995, avec Banaba et les îles Gilbert d'un côté, les îles Phoenix et les îles de la Ligne de l'autre. À cette date, en prévision du passage à l'an 2000, les îles Phoenix et de la Ligne ont basculé du côté ouest de la ligne de changement de date. En revanche, le problème des fuseaux horaires reste entier, le pays s'étalant sur trois d'entre eux. Pour l'habillement, pas de souci, vu qu'on est en Polynésie et en Micronésie (oui, ça aurait trop simple que le pays ne se trouve que dans une seule des régions océaniques, là aussi on s'éclate), il y fait toujours beau, été comme hiver, donc, doudoune connaît pas, c'est paréo pour tout le monde. La question qu'on est légitimement en droit de se poser compte tenu de ces particularités géographiques, ou, en tout cas, que je me pose pour vous si vous vous en fichez, c'est comment fait-on pour gouverner un pays pareil ? Heureusement, vu que ces atolls sont à peine plus grands qu'un bikini taille enfant, ils ne sont pas très peuplés, à peine plus de 100 000 habitants sur les 21 îles habitées. Les autres n'accueillent que des tortues et des poissons, qui n'entrent pas dans le champ du recensement. Il n'y a donc pas trop de risques de se heurter au mécontentement populaire. Et même si c'était le cas, allez organiser un manif au milieu de tout ce puzzle. La capitale, Tarawa-Sud, se situe sur Tarawa, l'un des atolls des îles Gilbert, le plus occidental des trois archipels, seule Banaba est plus à l'ouest. Alors si vous habitez dans les îles de la Ligne, les plus à l'est, ça doit être toute une expédition pour aller crier sa colère devant le palais présidentiel. Les quelques jours de bateau pour s'y rendre doivent calmer bien des ardeurs. Même l'avion doit prendre son temps, et jouer les omnibus d'île en île, puisque les gros porteurs n'atterrissent qu'à Tarawa-Sud, en provenance des Fidji et de Nauru, deux fois par semaine seulement. Mieux vaut ne pas arriver en retard pour l'embarquement, sinon, ça raccourcit singulièrement les vacances. À l'écart de tout, rien d'étonnant d'apprendre que les Kiribati ne sont habitées que depuis deux mille ans seulement, colonisées par un peuple micronésien, qui parle la même langue partout, le gilbertin, ainsi que l'anglais, puisque l'état, ancienne colonie britannique, n'a acquis son indépendance qu'en 1979. Un peuplement qui correspond en fait à l'émergence des atolls, daté du début de l'ère chrétienne seulement. Il en va de même de la découverte par les Européens, qui ne s'est faite qu'au début du XIX^{ème} siècle, plutôt tardivement par rapport aux premières explorations, au XVI^{ème} siècle. Curieusement, c'est un Russe, l'amiral Ivan Fiodorovitch Krusenstern, qui les baptise îles Gilbert vers 1820, du nom d'un capitaine anglais de la Royal Navy, Thomas Gilbert, qui les a traversées, sans les explorer, en 1788. Et ce n'est qu'en 1892 que les îles sont placées sous protectorat britannique, avant de devenir colonie en 1916. Durant la Seconde Guerre Mondiale, les îles Gilbert sont partiellement occupées par les Japonais à partir de 1941. En novembre 1943, la bataille de Tarawa entame leur libération par l'armée américaine, qui ne sera achevée qu'en 1945, avec la reconquête de Banaba. Tarawa étant considérée comme la bataille la plus difficile de toute l'histoire des Marines américains. Pour ceux que ça intéresse, je conseille la lecture de « Tarawa : atoll sanglant », la BD de Charlier et Hubinon, très documentée sur la question, le scénario étant basé sur les reportages d'un journaliste américain présent sur place lors des événements.

